

Denis Szabo (1929-)

Criminologue, fondateur du Centre international de criminologie comparée (CICC)
Université de Montréal

(1972)

“Inadaptation juvénile: fondements psycho-culturels”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

Denis Szabo, "**Inadaptation juvénile : fondements psycho-culturels**".

Un article publié dans l'ouvrage de Denis Szabo, Denis Gagné et Alice Parizeau, **L'adolescent et la société (étude comparative)**. Première partie, pp. 9-70. Bruxelles : Charles Dessart, Éditeur, 1972, 332 pp. Collection : Psychologie et sciences humaines.

M. Szabo est criminologue et fondateur du Centre international de criminologie comparée (CICC), Université de Montréal

Avec l'autorisation formelle accordée le 25 mai 2005 de diffuser tous ses travaux.



Courriel : denis.szabo@umontreal.ca ou son assistante :
gwladys.benito@umontreal.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 24 juin 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Table des matières

Introduction

I. L'hypothèse macrosociologique

1. Néoténie et misonéisme : éléments d'une définition
2. Néoténie, misonéisme et moralité
3. Morale et éthique

II. Analyse psycho-culturelle du fait moral : perspectives nouvelles

1. Cadre socio-culturel : société de masse
 - a) Caractéristiques de la société de masse
 - b) Société de masse et inadaptation sociale
 - c) Situations conflictuelles dans la société de masse : exemple des minorités ethniques
 - d) Le concept d'anomie et ses limites
 - e) Changements dans les formes de la criminalité
2. Contexte psycho-culturel : la personne dans la culture de masse
3. Matrice de la recherche sur la déviance

III. Apports de la sociologie à l'étude du fait moral

1. Sociologie de la connaissance ou contributions macrosociologiques
 - a) Sociologie de la connaissance
 - b) Sociologie de la connaissance et analyse psycho-culturelle : Le moi et autrui
 - c) De la microsociologie à la macrosociologie : tentative de Riesman
2. Sociologie de la socialisation ou contributions microsociologiques

IV. Étude psycho-culturelle de l'obligation : convergences théoriques et méthodologiques

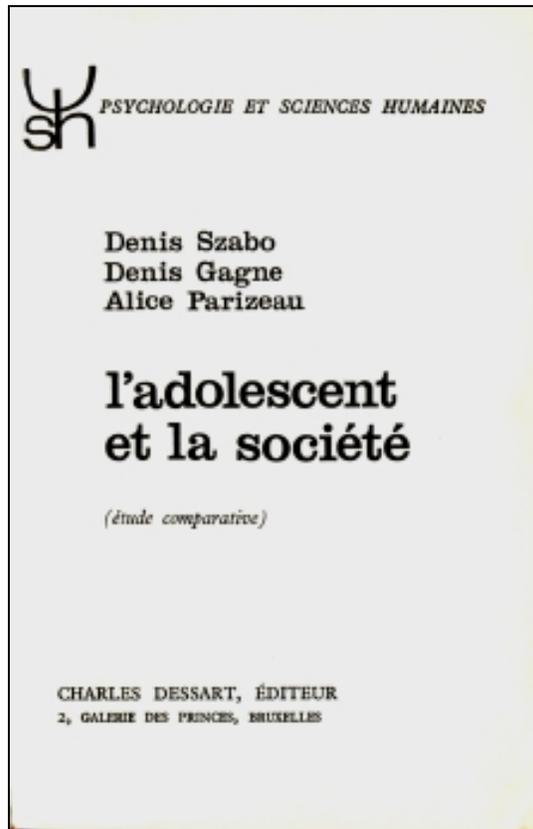
1. L'obligation : fondement premier de la morale
2. Paradigme pour l'étude de la moralité
 - a) *Comment se pose le problème*
 - b) *Paradigmes macrosociologiques*

V. La morale ; fonction des variables socio-culturelles

Denis Szabo

Criminologue, fondateur du Centre international de criminologie comparée,
Université de Montréal

“Inadaptation juvénile : fondements psycho-culturels” (1972)



Un article publié dans l'ouvrage de Denis Szabo, Denis Gagné et Alice Parizeau, **L'adolescent et la société (étude comparative)**. Première partie, pp. 9-70. Bruxelles : Charles Dessart, Éditeur, 1972, 332 pp. Collection : Psychologie et sciences humaines.

Denis Szabo,

“Inadaptation juvénile : fondements psycho-culturels”.

Un article publié dans l'ouvrage de Denis Szabo, Denis Gagné et Alice Parizeau, **L'adolescent et la société (étude comparative)**. Première partie, pp. 9-70. Bruxelles : Charles Dessart, Éditeur, 1972, 332 pp. Collection : Psychologie et sciences humaines.

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

La succession des générations, l'intégration des jeunes dans les structures institutionnalisées de la société sont des problèmes majeurs qui ont retenu l'attention des observateurs de la vie sociale, qu'ils soient écrivains, philosophes ou spécialistes des sciences humaines. Les conflits qui naissent, les tensions qui se dégagent de la rencontre du monde impétueux des jeunes à l'apogée de leur expansion biopsychologique et du monde des adultes, déjà pliés aux conformismes qu'impose le poids des traditions incarnées dans les institutions sociales, intéressent le criminologue car il croit y découvrir les racines de nombreuses inadaptations, délinquances, pathologies dans la vie individuelle et collective.

L'analyse du mal de la jeunesse, du spleen, de l'anarchisme, du vandalisme, de l'aliénation - autant de manifestations de la difficulté d'être soi-même, de la recherche d'une identité - présente des problèmes d'une grande complexité. Elle sied mieux au talent d'écrivains comme Gide ou Moravia qui nous traçaient, dans *les Caves du Vatican* ou dans *les Indifférents*, des portraits d'une justesse psychologique

et d'une authenticité morale difficilement égalables par ceux qui recourent à l'armature conceptuelle rébarbative des sciences sociales.

Il nous apparaît néanmoins que, dans l'étude de ce problème, on peut restaurer les intentions globalisantes de la sociologie du XIXe siècle, héritière de la philosophie et de l'histoire, qui tentait d'aider l'homme à déterminer son identité et son destin dans un monde dont l'évolution, en Occident du moins, avait pris un rythme accéléré. L'ordre, qui semblait naturel à cause de la relative stabilité dont jouissait notre société, édiflée sur les fondements judéo-helléniques et romains, fut remis en cause si radicalement que le doute envahit les consciences. L'éthos même de notre civilisation devint l'objet d'examens minutieux car on n'étudie que ce qui est opaque : lorsque les modèles de conduite, basés sur des normes et des valeurs régulièrement transmises de génération en génération, deviennent diffus, l'effet sécurisant de la culture non seulement diminue, mais est remplacé par des interrogations qui créent plus de problèmes qu'elles n'en résolvent.

Pourtant, ce phénomène n'est pas propre à notre époque. Les jeunes s'opposèrent toujours à leurs aînés, les innovateurs se heurtèrent toujours aux conformistes. Qu'est-ce qui lui donne ce sens d'urgence dramatique que chacun de nous ressent ? Il nous semble que c'est l'échelle à laquelle se pose le problème qui a radicalement changé. En effet, la société de consommation, soumise à un progrès technologique incessant, a généralisé un phénomène qui n'était caractéristique que d'une petite minorité. Les classes moyennes qui ne sont moyennes que par un jeu d'esprit géométrique - ne s'étendent-elles pas sur la vaste majorité de la société ? - ne subissent plus les contraintes de la société industrielle, que Marx avait raison d'appeler « lois d'airain ». La civilisation de loisirs qui est la nôtre s'apparente à celle de la noblesse de l'Ancien Régime : libérée des contraintes socio-économiques, elle se libère avec allégresse de la contrainte morale. Le renouveau d'intérêt pour l'œuvre de Sade prend valeur de symbole à cet effet. La civilisation de cour, où rien ne devait limiter les aspirations qui prennent leur origine dans les instincts, l'orgueil, la vanité ou la volonté de puissance, est pratiquement à la portée de tout le monde. Cette nouvelle civilisation est un véritable bouillon de culture de moralités de toutes sortes et les hommes, jeunes et vieux, éprouvent des difficultés accrues pour sélectionner des critères de choix sûrs et des

motifs d'action cohérents. Le moratoire psycho-social dont parle Erickson (1963) donne bien le cadre général de notre analyse : la prolongation de la scolarité obligatoire recule l'entrée des jeunes dans le champ de la responsabilité propre au statut d'adulte. Or les mécanismes d'apprentissage et de socialisation n'assurent pas une préparation morale, une maturité suffisante pour orienter avec assurance le destin des jeunes vers des buts précis.

Dans le présent essai, nous envisagerons le cadre macro-sociologique de notre étude en confrontant l'hypothèse de la néoténie avec celle du misonéisme. Nous résumerons, par la suite, les caractéristiques de la société et de la culture de masse, contexte sociologique précis de notre analyse. En privilégiant les éléments psychologiques et culturels dans l'étude du fait moral, nous tenterons de préciser les contributions respectives de la sociologie de la connaissance et de la sociologie de la socialisation à notre sujet ; à cette occasion nous indiquerons l'apport relatif de la psychologie et de la sociologie et nous soulèverons les problèmes heuristiques que pose la collaboration interdisciplinaire. Finalement, c'est par l'étude du concept de l'obligation que nous tenterons de poser des Wons vers l'analyse de l'inadaptation psycho-culturelle des adolescents dans notre société et nous en viendrons aux paradigmes micro-sociologiques, puis à des hypothèses partielles plus précises. Une note sur les rapports entre types de moralité et types de civilisation conclura ces propos.

I.

L'hypothèse macrosociologique

1. Néoténie et misonéisme : éléments d'une définition

[Retour à la table des matières](#)

Nous allons tenter de définir deux concepts peu usités pour désigner une réalité qui constitue le cadre macro-sociologique de notre analyse. Il s'agit des concepts de la néoténie et du misonéisme, le premier se référant au rôle novateur des jeunes dans la dynamique sociale, le second au rôle stabilisateur de la structure sociale.

La néoténie est une interprétation de l'évolution de l'homme, qui considère l'adulte non pas comme le terme mais comme le point de départ. Dans la perspective évolutionniste classique, l'enfant prépare l'adulte. Devenir homme, c'est « actualiser la perfectibilité caractéristique de l'espèce » (Lapassade, 1963, p. 24). Ce concept désigne en même temps un fait, comme l'existence de batraciens qui conservent leur forme larvaire et se perpétuent sous cette forme, et une idée, celle de Darwin : les formes juvéniles, fixées au cours de l'évolution, auraient succédé chronologiquement à des formes adultes ancestrales. Si le néotène est un adolescent qui a remplacé l'adulte, l'enfant peut succéder à l'adulte au lieu de le précéder. On peut conclure, d'après cette hypothèse, que le progrès ne passe plus par le perfectionnement des *formes adultes.*, qu'il peut donc s'inscrire, comme le note Lapassade (1963), dans des formes embryonnaires stabilisées. Dans ces conditions, dire d'un homme qu'il est néotène, C'est indiquer qu'il a conser-

vé la plasticité de la vie embryonnaire et juvénile, en même temps que sa fragilité. L'espèce humaine se caractérise ainsi par une indétermination ouverte, à jamais marquée par l'inachèvement originel. L'homme néotène, conclut Lapassade (1963), n'est donc pas seulement immature, il est aussi prématuré. La vie humaine vue dans cette perspective considère l'état adulte à jamais éloigné de la condition humaine., « L'inachèvement permanent de l'individu est à l'image de l'inachèvement permanent de l'espèce » (Lapassade, 1963, p. 39). L'inachèvement signifie la conservation des formes juvéniles, de la plasticité des stades juvéniles, pour l'opposer à la stabilité des adultes. Le progrès suppose la plasticité caractéristique des formes embryonnaires de la vie et en devient le principe même.

Or, la société de masse contemporaine, comme nous le verrons plus tard, a fait, de ce progrès accéléré, la condition fondamentale de son fonctionnement : tout ce qui ne s'y adapte pas est considéré comme « déviant ». L'hypothèse de Lapassade (1963) nous paraît particulièrement intéressante, car elle permet d'expliquer le rôle croissant des jeunes dans la société contemporaine. Il importe cependant d'en examiner les conséquences dans l'ordre moral, dans la transmission des valeurs culturelles et c'est là notre propos fondamental. Cet examen révèle qu'en même temps qu'une certaine rupture entre générations, il existe aussi une profonde continuité, une stabilité dans notre civilisation. On peut supposer que la crise se manifeste durant les périodes précises de la socialisation et qu'elle est amplifiée par les facteurs socio-culturels circonstanciels. Mais si la néoténie est une hypothèse valable pour expliquer la crise de la jeunesse et le rôle majeur de celle-ci dans les transformations de la société de masse, vouée apparemment à un progrès et à un état de changement illimités, comment pouvons-nous rendre compte de la stabilité fondamentale des organisations, des structures ou des institutions sociales ? Quel que soit le nom par lequel on désigne cette conscience collective que Durkheim a caractérisée par l'extériorité et par la contrainte, par rapport aux consciences individuelles, nous sommes forcés de reconnaître qu'elle impose au mouvement néoténique des freins puissants.

Cette résistance au changement, cette stabilité fondamentale de relations sociales au sein des institutions, des organisations, nous l'appellerons « misonéisme ». Toutes les analyses sociologiques qui vi-

saient à rendre compte des organisations sociales ont raisonné en termes d'équilibre, de changement et d'adaptation plutôt qu'en termes de progrès et de transformation. On a maintes fois dénoncé le caractère conservateur d'une telle sociologie, à laquelle s'apparente l'école fonctionnaliste contemporaine. Pour nous, le misonéisme est un corollaire de la néoténie et l'on doit utiliser simultanément les deux concepts car ils désignent des réalités différentes mais coexistantes. Le graphique suivant tentera d'éclairer nos propos :

Transmission des valeurs du milieu de travail :.....20 - 30 ans
forces misotropes
Transmission des valeurs des pairs :..... 10 - 20 ans
forces néotropes
Transmission des valeurs parentales :.....0 - 10 ans
forces misotropes

Action des forces misotropes et néotropes

L'hypothèse générale de cette recherche est que la néoténie et le misonéisme, deux concepts macrosociologiques, éclairent utilement les mécanismes de transmission des valeurs morales. Celles-ci sont successivement fonction des expériences liées à l'action des forces néotropes et à celle des forces misotropes. Elles expliquent le paradoxe qui est présent dans toutes les sociologies, anthropologies ou philosophies visant à une explication totale de la condition humaine : la propension au changement en même temps qu'à la stabilité.

2. Néoténie, misonéisme et moralité

[Retour à la table des matières](#)

La néoténie qui caractériserait notre société, conséquence des exigences créées par les progrès continus et accélérés des techniques qui engendrent une consommation croissante de qualités essentiellement propres à la jeunesse, a d'importantes répercussions dans l'ordre moral. En effet, si ce rajeunissement obligatoire des cadres dirigeants fait, de la plasticité du caractère, de l'adaptation aisée de la personnalité à des tâches nouvelles et variées, du dynamisme, de la rapidité du jugement et de la décision, les vertus dominantes et seules garantes de la réussite, on peut s'interroger légitimement sur les conséquences morales de cette néoténie.

Si l'expérience devient synonyme de routine, si la fermeté de caractère fait figure de rigidité, et telle semble bien être la caractéristique de la néoténie, on peut indiquer dès maintenant certains corollaires moraux de cette nouvelle situation. L'ambiguïté des valeurs, l'incertitude dans le jugement moral, le flottement quant aux options fondamentales implicites dans l'adhésion à des règles de conduite, autant de traits que nous avons associés à la structure incertaine de la conscience morale en pleine évolution et à la maturation des adolescents, se retrouvent donc dans la société des adultes. Ce n'est pas sans raison que le concept d'anomie de Durkheim (1951), conçu initialement pour expliquer l'étiologie d'une des variantes du suicide dans la société industrielle, est devenu, par l'intermédiaire de Merton (1957), une des clefs de voûte de la pensée sociologique moderne. L'absence de normes, l'ambiguïté des valeurs, l'instabilité des relations humaines qui caractérisent cette société ne conduisent plus au suicide, à la délinquance, aux diverses manifestations névrotiques seulement dans la mégalopolis moderne : elles se sont étendues à notre civilisation tout entière. Et ceci pour deux raisons : la première est la généralisation du genre de vie urbaine qui implique l'anomie, la deuxième est la néoténie qu'engendre la dynamique de notre système économique.

La moralité des jeunes devient, dans cette perspective, la moralité des adultes. L'incertitude quant à l'avenir, les frustrations mal contrôlées débouchant sur l'agressivité gratuite se généralisent dans la société « néoténisée ». La naissance et le succès de moralités diagnostiquant cette situation, telles celles de Sartre, de Genêt, de Camus ou de Vian, pour ne citer que des auteurs français, ont valeur de symbole à cet égard. L'aliénation et le non-engagement d'une part et, d'autre part, le vandalisme et les manifestations de sadisme qui touchaient quelques privilégiés de la fortune ou des éléments économiquement marginaux de la société, se retrouvent dans des couches de plus en plus larges de la population, chez tous les jeunes dont l'âge est bien plus proche de la trentaine que de la vingtaine. L'adolescence se prolonge et, à la gérontocratie des temps anciens et modernes, succède une juvénocratie, phénomène dont on n'a pas fini de mesurer les conséquences économiques, socio-culturelles et morales.

Les motifs d'action de nos contemporains reflètent bien cette érosion générale des normes de conduite et ce pluralisme moral. La socialisation des jeunes se fait dans des conditions psychosociologiques d'une rare précarité : les méthodes éducatives, basées sur une expérience transmise par des générations et préservant une certaine continuité à travers le temps, sont remises en question. Les expériences des générations précédentes sont disqualifiées en raison d'exigences précises de la société - celles-ci sont vues en termes de « prospectives », c'est-à-dire projetées vers le futur - et personne ne peut systématiser l'expérience présente pour en faire une base solide en vue de l'éducation des nouvelles générations. Les adultes « néoténisés » ne transmettent plus des modèles de conduite cohérents, l'image qu'ils s'en font en vue de l'identification pour les jeunes étant ambiguë. On n'a qu'à relever les discussions au sujet du choix et de l'utilisation des techniques de discipline dans la psycho-pédagogie moderne pour se convaincre de la profondeur du désarroi : la formation de la conscience morale qui en dépend s'en ressent beaucoup.

Nombreux sont les aspects de la néoténie qui mériteraient une étude approfondie. Affirmons simplement ici que l'étude de la conscience morale, de sa formation et de ses orientations se situe au centre même de la préoccupation de ceux qui sont concernés par les relations entre le progrès social et le progrès moral en termes de crise sociale et

de crise morale. Nos méthodes sont encore bien imparfaites pour mesurer l'interaction des variables qui nous intéressent. L'essayiste prime encore sur le chercheur lorsqu'on aborde ces problèmes. Néanmoins, on peut tenter de sérier les questions, de les dégrossir tout en préparant le terrain pour l'observation, voire l'expérimentation scientifique. Car on ne peut qu'entrevoir les multiples conséquences de la néoténie sur la morale contemporaine. Notons-en rapidement quelques-unes : par le suffrage universel, le vote des jeunes, chaque citoyen pèse sur l'orientation et le destin collectif de la communauté ; les moyens de communication de masse diffusent des valeurs, des idéologies, et suscitent des aspirations parmi lesquelles le choix est d'autant plus difficile que le sens moral de la population est émoussé ; toutes les aventures deviennent possibles, toutes les causes trouvent des défenseurs ; les adultes manquent de conviction, sont insuffisamment motivés dans la présentation des valeurs et des normes morales, ce qui donne un caractère d'inauthenticité à celles-ci aux yeux des jeunes à la recherche de leur identité. Et l'on pourrait énumérer encore bien d'autres sujets de recherche et de réflexion dans le cadre de l'étude scientifique de la morale contemporaine.

L'interprétation de l'histoire par l'interaction des facteurs individuels et collectifs, d'ordre biopsychique et d'ordre socioculturel, est un jeu de hasard où bien des esprits, par ailleurs éminents, ont laissé leur fortune entière. Néanmoins, il ne nous est guère possible d'éviter d'esquisser certaines hypothèses quelque hasardeuses qu'elles soient.

La néoténie socio-culturelle est un phénomène dont l'interprétation s'apparente aux théories évolutionnistes qui ont suggéré des parallélismes entre l'évolution génétique, le progrès technologique et les transformations socio-économiques. Cette théorie optimiste qui est à la base de la pensée libérale et de la pensée socialiste prévoit l'évolution de la société vers des formes toujours supérieures, assurant aux individus un progrès moral, corollaire des progrès matériels. Cette tradition intellectuelle conçoit la nature de l'homme comme étant d'une grande flexibilité, d'une plasticité presque absolue devant les exigences des structures socio-économiques. Celles-ci obéissent à des lois naturelles inéluctables et l'homme, par ses instincts ainsi que sa moralité, s'y conforme et s'y intègre. Comme cette transformation sociale est téléologique, orientée vers le perfectionnement accru de la

collectivité comme de l'individu, ce dernier s'améliore moralement en améliorant ses conditions d'existence. Selon les sciences modernes du comportement, la socialisation façonne l'individu d'une manière considérable : nous sommes ce que la société exige que nous soyons, ce qui est bien conforme, par ailleurs, au credo du fonctionnalisme.

Or, il est très difficile d'expliquer la crise morale contemporaine, telle que nous l'avons esquissée plus haut, dans la perspective évolutionniste. Certains ont tendance à considérer tous ces problèmes comme de vagues épiphénomènes, fruits de contradictions dialectiques de structures en gestation, porteuses de la forme supérieure de civilisation qui résoudra tous ces problèmes en les assumant. Mais nous sommes forcés de constater la permanence des problèmes d'inadaptation qui surgissent entre les traits psychologiques, les normes et les valeurs culturelles, d'une part, et les exigences et les conditions d'existence socio-économiques, d'autre part.

Une autre tradition intellectuelle, plus pessimiste celle-là, invoque la rigidité relative de la nature humaine, dont les variations et les réactions à certaines situations ne s'opèrent qu'entre des limites précises : la propension de l'homme au progrès est largement contrebalancée par sa propension à la tradition. Cette dernière correspond à des instincts profonds de conservatisme, de sécurité, qu'assure le connu. Le conformisme, la méfiance de l'inédit, la crainte du changement, le refus instinctif de l'innovation en sont les données naturelles. La tradition chrétienne, la philosophie de Hobbes et la pensée de Sorel, de Pareto ou de Sorokin appartiennent à cette lignée. L'histoire et l'évolution ne s'inscrivent pas dans une montée continue, téléologique, réalisant à travers les transformations technologiques et socio-économiques un idéal moral. Au contraire, les changements sont cycliques, les progrès et les régressions dans l'histoire des civilisations sont le reflet des contradictions naturelles de l'homme, qui peuvent être limitées par l'éducation et par la socialisation, sans cependant se faire éliminer ni complètement ni même partiellement. Cette deuxième tradition fait donc appel au misonéisme, résistance aux changements qui s'explique par une évaluation plus pessimiste des ressources et des orientations de la nature humaine.

Quelles sont les relations de la néoténie et du misonéisme dans l'interprétation de la crise de la morale contemporaine, en particulier celle que connaissent les adolescents dans les sociétés de masse ? Notre hypothèse générale est que le misonéisme rend compte des conséquences de la néoténie. Expliquons-nous. Il paraît plausible que la néoténie, corollaire des transformations technologiques rapides et permanentes, surestime et surcharge la capacité d'adaptation des individus, sur le plan des valeurs et des normes, aux structures socio-économiques nouvelles. Le misonéisme, lui, dans les termes des sciences du comportement, se pose de la manière suivante : quelle est la qualité et la quantité des valeurs transmises au cours de la socialisation d'une génération à l'autre ? Si l'on raisonne dans la perspective freudienne du développement du moi, on sait que le rôle des parents et des groupes de pairs ne s'exerce qu'à l'intérieur de cadres spatio-temporels précis. La structure instinctuelle de la personnalité impose, par ailleurs, certaines orientations en même temps que des limites aux influences exogènes normales. La quantité et la qualité des valeurs et des normes qui dérivent de la nouvelle expérience socio-culturelle des parents et que ceux-ci sont disposés ou capables de transmettre à leurs enfants semblent fort restreintes. D'autant plus que le mariage est de plus en plus précoce et que les parents « néoténisés » manquent à la fois de motivation et de méthodes adéquates pour la transmission de certaines de ces valeurs et de ces normes. En d'autres termes, dans l'hypothèse du misonéisme, la plasticité de la nature humaine ne se vérifie pas, et ainsi s'expliquent la stabilité des structures socio-culturelles et celle de la personnalité dans la société de masse en dépit de changements spectaculaires mais superficiels. Les flambées de violence et de nihilisme moral sont plus puissantes chez les adolescents dans nos sociétés à cause des effets de la néoténie, mais tout rentre dans l'ordre dès que les adolescents abordent les canaux ordinaires qui conduisent à des positions responsables dans la structure socio-économique et culturelle de la communauté. Une observation du sens commun permet de voir ce que nous voulons dire : si le système de valeurs et la vision du monde d'un adolescent peuvent être aux antipodes de ceux de ses parents, ces différences apparaîtront bien amenuisées au fur et à mesure de son accession aux responsabilités de la vie adulte. Il serait très intéressant, dans cette perspective, de conduire une recherche comparative, en rapprochant la vision du monde de générations s'échelonnant, de cinq ans en cinq ans, entre quinze et

soixante-cinq ans. Les effets de la néoténie prédomineront durant les premières tranches d'âge, pour céder la place aux effets du miso-néisme durant les dernières.

3. Morale et éthique

[Retour à la table des matières](#)

Plus précisément, sur quoi porte alors la crise ? Sur les croyances des adultes, forgées au cours d'une existence riche d'expériences sanctionnées par une série de succès ou d'échecs, ou bien sur les idéaux et les devoirs moraux que les jeunes perçoivent et dont ils sont incapables de ressentir l'authenticité ? Et là se pose le problème de l'unité ou de la diversité des morales dans la culture contemporaine, ainsi que celui de la possibilité d'une éthique universelle transcendante aux morales propres à chacun des cadres socio-culturels d'une même société.

Nietzsche notait déjà que le contenu de notre conscience est fait de préceptes qui résultent de demandes répétées et non justifiées de personnes à qui nous vouions, durant notre enfance, une vénération mêlée de crainte. Et Freud précisait que l'anxiété morale issue de la crainte de perdre l'amour parental était la ressource majeure de la conscience morale. Nous discuterons et préciserons ces idées ultérieurement. Affirmons ici simplement qu'une importante source de confusion dans le sujet qui nous intéresse provient de l'ambiguïté du terme #morale ». Celle-ci est toujours contingente, très partiellement communicable, et représente la somme des compromis qu'un individu ou une catégorie d'individus a réalisée durant le cycle complet de sa vie. Loring (1966) a raison lorsqu'elle dit qu'il n'y a pas de langage ni de standard universels d'évaluation éthique. Un seul principe demeure universel : c'est que chacun doit agir conformément à son propre sens du devoir. La diversité des expériences, des tempéraments, des goûts et des cadres socio-culturels d'existence explique et justifie la diversité des morales. La condition de *l'homo sapiens* justifie et explique ce principe éthique implicite dans la conscience humaine. L'absence de ce sens éthique, quel qu'en soit par ailleurs le contenu réel, caractérise justement le

psychopathe criminel, variante extrême de *l'homo sapiens* (Stephenson, 1966).

La société et la culture de masse unifiant cependant l'expérience des individus dans nos sociétés technologiques post-industrielles, serait-il possible de parler de recul progressif des morales teintées d'idéologies - c'est-à-dire d'autojustifications, de plaidoyers pro domo, d'hommes, de classes, de races - au profit d'une éthique universelle ? L'écroulement des morales traditionnelles sous l'épreuve des transformations socio-économiques rapides renforce les effets de la néoténie. Comment se maintient alors la continuité de la culture et la stabilité, toute relative mais réelle, de la structure sociale ? C'est par ce qu'Erickson (1963) appelle l'exigence de la fidélité des adolescents à une identité profonde entre leurs aspirations et leur manière d'être. Cette fidélité exige un dévouement discipliné et un engagement dans les expériences de l'époque qu'ils abordent. Ils en assument ainsi les traditions, utilisent et renouvellent sa technologie, se rebellent contre ses morales surannées et reformulent ses exigences éthiques. Ce processus s'inscrit parmi les effets du misonéisme.

Ces trop brèves remarques n'autorisent ni conclusions ni hypothèses précises. Peut-être Erickson (1963) a-t-il raison d'espérer l'avènement progressif de cette éthique commune, résultat d'une oeuvre commune des jeunes, qui ne sont pas en proie aux mythes des idéologies, et des moins jeunes, qui ne demeurent pas prisonniers de la morale de leurs expériences. On ne peut cependant que souhaiter que les philosophes et les moralistes se joignent aux spécialistes des sciences sociales dans leur quête commune des énigmes de la condition humaine.

II.

Analyse psycho-culturelle du fait moral: perspectives nouvelles

[Retour à la table des matières](#)

Les vastes et approximatives hypothèses macrosociologiques déblayaient notre sujet. Il s'agit maintenant d'en préciser les cadres en analysant les caractéristiques de la société et de la culture de masse contemporaines.

Nous examinerons d'abord les relations entre la société de masse et la culture de masse ; ensuite nous verrons comment, progressivement, les conditions d'inadaptation culturelle prennent le pas sur les causes d'inadaptation sociale dans l'hypothèse d'une société de masse ; enfin, nous analyserons quelques conséquences qu'entraînent, sur le plan théorique, les changements qu'ont subis la réalité et la notion d' « inadaptation sociale ».

1. Cadre socio-culturel : société de masse

a) Caractéristiques de la société de masse

Après la rupture radicale de la symbiose entre le milieu naturel et la société traditionnelle, due aux révolutions démographique, industrielle, technologique et scientifique des XVIIIe et XIXe siècles, un nouveau type de société a émergé, désigné communément sous le nom de société de masse.

Ce type de société, qui apparaît dans les typologies sociologiques dès le siècle dernier, semble s'être généralisé dans l'Europe des deux côtés du rideau de fer ainsi qu'en Amérique du Nord. C'est la variante la plus récente de la société industrielle, décrite par Raymond Aron (1962), qui se distingue des sociétés non industrielles ou moins industrialisées du tiers monde. Dans cette société, la tyrannie de la nature et de la technique, qui imposa une contrainte considérable durant les phases précédentes de l'évolution sociale, tend à disparaître avec le perfectionnement technologique, l'automation et l'accroissement du temps consacré aux loisirs. Sans doute, dans une certaine mesure, la contrainte technologique s'est étendue dans la société contemporaine en atteignant la plupart des employés, les cols blancs en particulier. La façon dont cette « existence » détermine la « conscience » a fait l'objet d'études aujourd'hui classiques. Mais la contrainte dont résulte la cohésion sociale provient d'abord d'une autre source : l'économie du marché (à l'Ouest) et l'économie planifiée (à l'Est) exigent une imprégnation toujours plus profonde des esprits par le truchement des *mass media*, par le canal des mythes, des motivations et des incitations qui canalisent les intérêts, les pouvoirs d'achats, les curiosités, en un mot, les forces vitales psychosociales et économiques, dans le sens exigé par la finalité propre à la société globale.

Cependant, les forces économiques conduisent la *société vers une intégration étroite. Marcuse (1963) note les traits suivants : une concentration croissante de l'économie nationale ; un rapport étroit entre l'économie nationale et les systèmes d'alliances militaires, de conventions monétaires, de programmes d'assistance technique et de plans de développement ; l'affaiblissement progressif des différences entre l'ouvrier et l'employé, entre la direction des grandes affaires et celle des grands syndicats ouvriers, entre les loisirs et les aspirations des couches inférieures et ceux des couches supérieures de la société ; une harmonie préétablie entre le monde universitaire et la politique nationale ; la pénétration des *mass media* dans l'intimité du foyer et la coordination de l'opinion publique et de l'opinion privée.

L'intégration économique se poursuit donc, mais son influence sur la société et la culture est relayée par les *mass media* qui véhiculent les idées et les images stéréotypées que nécessitent son fonctionne-

ment et son progrès ¹. Les relations entre la société de masse contemporaine, particulièrement celle des États-Unis et sa culture ont fait l'objet d'un certain nombre d'études et aussi de quelques conclusions contradictoires. Comme le remarque Wilensky (1964), les théoriciens, de Tocqueville à Mannheim, ont tous insisté sur la déperdition des élites porteuses de certaines valeurs culturelles, au profit des masses populaires, véhicules d'autres valeurs qui menacent de déborder les premières. Ces sociologues pensaient que la mobilité, l'hétérogénéité socioculturelle ainsi que la centralisation socio-économique et politique des sociétés modernes affaiblissaient les liens que les hommes entretenaient avec les groupes primaires (famille, compagnons de travail, voisinage, etc.) et en faisaient une proie facile pour toute agression psychologique ou action de propagande. « Société de masse » évoquait pour eux l'image d'une société totalitaire.

De nombreuses études empiriques ont démontré, en revanche, que les groupes primaires ont survécu à l'avènement de la société de masse. S'il est vrai que la société de masse a développé une culture de masse dont les valeurs et les croyances tendent à être fluides et homogènes, sans racine profonde dans une population largement atomisée et sujette aux changements rapides de la mode et des engouements passagers, cette culture de masse est filtrée par la diversité des milieux socio-culturels dont se compose la société américaine. L'absorption de la culture de masse serait donc largement tempérée et diversifiée par les attitudes qui prévalent dans les diverses communautés. Et c'est un des paradoxes que nous avons à noter : la société de masse, si largement caractérisée par une culture commune, véhiculée par les moyens de communication de masse auxquels tout le monde est exposé à peu près de la même manière, est aussi la société des « mille ghettos », conservant des particularismes nombreux.

Que résultera-t-il de la rencontre des deux tendances, des deux forces sociales contradictoires ? Nous avons, d'une part, la division du travail social qui crée sans cesse de nouveaux milieux de vie, de nou-

¹ En investissant la presque totalité de ses bénéfices dans la publicité, une firme américaine est encore capable de tripler ou quadrupler ses chiffres d'affaires en l'espace de peu d'années, même sur un marché qui semble saturé et où les conditions de la concurrence sont extrêmement sévères.

veaux types d'expériences et de responsabilités sociales et, d'autre part, les bureaucraties, les systèmes d'éducation, de loisirs et de communications, tous centralisés, sécrétant une culture de plus en plus homogène. Les cinq hypothèses développées par Wilensky (1964) méritent un rapide examen car elles sont étayées d'enquêtes intensives sur la relation entre société de masse et culture de masse :

- La différenciation sociale persiste, voire augmente. En dépit d'un certain nivellement socio-culturel, cette différenciation s'approfondit et prend ses racines dans les structures d'âge, de profession, de religion ainsi que dans la famille nucléaire. La persistance et la stabilité de ces liens ne doivent pas être sous-estimées, en dépit de la rationalisation progressive du système social qui caractérise les pays opulents.

- L'uniformité culturelle tend à augmenter, elle aussi. Sans effacer la différenciation sociale, sans en supprimer les progrès, la standardisation des valeurs, des croyances, des aspirations et des goûts se généralise et ne tient point compte du cloisonnement des divers milieux. Les causes en sont multiples : généralisation et augmentation de l'instruction obligatoire, extension des programmes d'éducation aux adultes, taux élevé de la mobilité sociale et géographique, émergence des marchés à l'échelle nationale, voire continentale, suscitant une publicité, une orientation commune des aspirations et des besoins.

- Par conséquent, c'est dans les sociétés les plus modernes, les plus opulentes, que les variations de la structure sociale et de la culture sont les plus indépendantes. En d'autres termes, la différenciation sociale, due au progrès de la division du travail et de la technique, peut s'accroître en même temps que l'uniformité culturelle.

- De plus, on observe une indépendance appréciable dans la variation entre les contenus culturels des diverses sphères institutionnelles et la structure sociale : le genre de travail ne conditionne pas automatiquement le degré de participation dans les activités sociales, la surface de contact, les réactions à l'égard des moyens de diffusion de masse, ni la vulnérabilité à l'égard des mouvements politiques de masse. En tout cas, le phénomène de contagion joue en ce qui concerne les conduites qui peuvent se transplanter d'une sphère consti-

tutionnelle à l'autre, sans tenir compte des cloisonnements de la structure sociale.

- Néanmoins, à long terme, on observe une poussée vers une plus grande cohérence entre les valeurs, les aspirations et les croyances propres à chacun des complexes sociaux.

Wilensky (1964) estime que les effets conjoints de l'éducation des masses (tant l'extension de la durée de celle des jeunes que le développement de celle des adultes), des moyens de communication de masse et de l'État centralisé, finiront par submerger les variations socio-culturelles actuellement existantes et dues au genre de travail, à la religion, à l'âge et au milieu écologique. Il croit en outre que la culture de masse finira par pénétrer, tant en Amérique du Nord qu'en Europe occidentale, la totalité des structures sociales et des sphères culturelles.

b) Société de masse et inadaptation sociale

[Retour à la table des matières](#)

Le type idéal de la société de masse connaît une mobilité verticale et horizontale maximale. Ce fait diminue, dans une large mesure, l'importance des facteurs d'inadaptation proprement sociaux. En effet, la structure socio-économique tend à assurer à chacun des chances égales pour faire partie de cette société des classes moyennes dont Wright Mills nous donnait une image assez exacte.

Il reste un résidu qui s'exclut de cette mobilité et qui atteint une importance impressionnante dans certaines régions des États-Unis, mais il s'agit surtout de minorités ethniques et la cause principale de cette exclusion est d'ordre au moins autant culturel que social. À cette exception près, les problèmes d'inadaptation se présentent le plus souvent à l'échelle de la société de masse en termes psychologiques ou psycho-sociologiques. C'est quand on considère les réactions de l'individu à une situation sociale donnée que les problèmes se posent. Et ce sont ces derniers qui sont un objet d'étude privilégié. Le développement prodigieux des sciences psychologiques et psychiatriques n'a

pas d'autre raison : les individus se trouvent en face de problèmes parfois trop difficiles à résoudre et dont la solution est fournie par les disciplines cliniques, voire par une certaine sociologie clinique.

Ainsi nous avons vu que les conditions d'existence tendent à se standardiser dans une société de masse, qui est souvent une société d'opulence (*affluent society*). Le facteur d'aliénation devient moins l'exploitation de l'homme par l'homme - les formes actuelles du capitalisme comme du socialisme se ressemblent par leur caractère bureaucratique et technocratique - que ce désarroi éprouvé par l'individu mis en face de sollicitations contradictoires et qui n'est pas en mesure, pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons, de prendre des décisions conformes à ses intérêts et à ses désirs profonds. Le problème de l'inadaptation devient donc plutôt d'ordre psycho-culturel, le facteur social tendant à s'égaliser pour tous, perdant ainsi beaucoup de sa spécificité.

c) Situations conflictuelles dans la société de masse : exemple des minorités ethniques

[Retour à la table des matières](#)

Le phénomène suivant constitue un bon exemple de notre hypothèse. La sociologie de l'inadaptation sociale classique, avec son étiologie et ses projets de réformes, ne s'applique, dans les grandes villes nord-américaines, qu'à des minorités bien circonscrites qui, à cause de préjugés ethniques d'une part et de l'absence d'enculturation profonde dans la culture dominante d'autre part, demeurent à l'écart des « ascenseurs » de la société de masse des classes moyennes. Ces catégories sociales ont été infiniment plus nombreuses et leur origine ne fut pas ethnique mais socio-économique dans la société européenne avant l'avènement progressif de la société de masse contemporaine. C'est en postulant leur permanence, avec tout ce que cela représente comme idéologie, genre de vie, etc., qu'une sociologie classique avait été édifée, sociologie à laquelle nous devons l'étiologie (en termes de facteurs : chômage, logement, niveau de vie, etc.) de l'inadaptation sociale. Il nous semble que la tendance actuelle de la transformation so-

ciale allant vers une société de masse réduit de plus en plus le rôle de ces facteurs d'inadaptation sociale, pour en faire l'apanage de populations tenues à l'écart, sorte d'isolats socio-culturels. A côté des minorités ethniques, notons les sociétés de beatniks qui refusent l'intégration dans la société de masse et dont l'étude postule une étiologie différente.

Par ailleurs, il est intéressant de noter l'échec des efforts visant l'intégration de ces minorités dans la société globale. En effet, les services sociaux, les groupes de prévention ou de resocialisation font appel à une motivation faite d'utilitarisme, d'intérêt personnel ou d'organisation rationnelle du temps, des activités, du budget, etc., motivation inexistante, trop peu puissante ou présente dans l'esprit des membres de ces groupes. *Mutatis mutandis*, c'était le même décalage, la même opposition idéologique, disons la même incompatibilité socio-culturelle qui caractérisait la société de classes de la phase de l'évolution sociale précédant l'avènement de la société de masse. Les groupements patronaux et syndicaux, qui incarnaient ces idéologies opposées, manifestaient également l'antagonisme radical de ces catégories sociales à tous les niveaux : celui des aspirations, des attitudes, des valeurs ainsi que celui des genres de vie. L'avènement progressif de la société de masse en Europe occidentale, par exemple, tend à transformer les organes des classes ouvrières, comme ceux des autres classes de la société, en organes de contrôle, en attendant d'être des organes de participation au pouvoir.

Ce même processus est signalé par Marcuse (1963). La domination, caractéristique des premières phases du capitalisme, devient administration, note-t-il.

« Les patrons d'autrefois disparaissent en tant qu'agents responsables individuels ; la gestion devient une fonction bureaucratique dans une vaste organisation. La source tangible de l'exploitation disparaît derrière la façade de la rationalité objective et de l'intérêt général... Ni la contrainte administrative, au lieu de la contrainte physique (faim, dépendance personnelle, force), ni le changement apporté à la nature du travail, ni l'assimilation des diverses classes, ni l'uniformisation dans le domaine de la consommation ne compensent le fait que les décisions concernant la vie et la mort, la sécurité individuelle et la sé-

curité nationale sont prises à un niveau auquel les individus n'ont pas accès » (p. 915).

Il demeure, cependant, que les forces socio-économiques, sanctionnées en cela par les mœurs et la culture, ont radicalement transformé les rapports existant entre les mouvements sociaux antagonistes ; entre patronat et ouvriers organisés, les intérêts communs tendent à primer les intérêts opposés. Un sous-prolétariat, concentré dans les « poches » de sous-développement, inorganisé et sans force électorale effective, demeure, à l'instar de certaines minorités ethniques, à l'intérieur de la société de masse contemporaine.

La situation de ces minorités ethniques aux États-Unis évolue également vers un point de rupture : soit absorption complète par la société de masse, soit récession socio-culturelle, voire politique.

Il va de soi que nous parlons d'un type idéal et d'un point de vue prospectif lorsque nous opposons la société de masse des régions métropolitaines de l'Amérique du Nord à d'autres genres de société. De fait, l'évolution sociale charrie les restes, plus ou moins bien conservés, de plusieurs autres types sociaux dans le même espace et à la même époque. Des structures socio-économiques datant de la première révolution industrielle, ou même antérieures, subsistent tant dans le sud des États-Unis que dans certaines régions d'Europe. Mais il semble que, dans les sociétés industrialisées, leur temps est compté et il y a lieu de prendre comme critère de normalité, dans le sens durkheimien du terme, les conditions d'existence de la société de masse.

d) Le concept d'anomie et ses limites

[Retour à la table des matières](#)

Le grand mérite d'Émile Durkheim, pour le sujet qui nous intéresse ici, a été de préciser le concept d'anomie qui a connu la même fortune que l'analyse du concept de bureaucratie de Max Weber, ou celui d'aliénation de Karl Marx. Utilisé lors de la tentative *d'élucidation de* l'étiologie d'un type de suicide dont la fréquence est bien plus grande

dans ce que nous appelons une société de masse, il s'est révélé un concept fécond pour l'analyse de l'ensemble des problèmes de l'inadaptation psycho-sociale. Finalement Robert Merton (1957) a donné à ce concept une extension qui en fait la clef de voûte de toute étude théorique du problème de la déviance. La question que l'on peut se poser est cependant grave : voulant tout expliquer, le concept ne perd-il pas de sa spécificité ? On sait quel sort fut réservé à bien des découvertes qui se sont incorporées dans l'acquis universel du savoir. Si nous acceptons, en effet, avec Hannah Arendt, que la caractéristique principale de l'homme d'une société de masse est son isolement et l'absence de relation sociale normale avec ses semblables, nous exprimons, en langage vulgaire, l'essentiel de la littérature contemporaine au sujet de l'anomie. Ainsi Arendt (1954) exprime, à son tour, l'essentiel de ce que les auteurs les plus représentatifs ont à nous dire sur la société de masse, tels que Fromm (1945), Mannheim (1940, 1956), Kornhauser (1959), Selznick (1952), Riesman (1964) et Shils (1960).

Il semble donc que l'anomie se généralise dans la société de masse et qu'elle en est même l'état habituel. L'état d'anomie est décrit par Pizzorno (1963) comme un conflit de rôles à l'intérieur de la personne. Il y a anomie « lorsque la personne n'est pas capable d'établir une hiérarchie de priorité parmi les différents rôles qu'elle doit jouer ; c'est-à-dire lorsqu'elle ne possède pas de critères pour choisir d'obéir aux obligations d'un rôle ou d'un autre » (p. 24). Ce schéma convient pleinement à la condition humaine dans une société de masse.

Prenons un exemple. En appliquant les analyses faites par les auteurs précités sur les rapports entre société de masse et vie politique, vie économique ou santé mentale, aux rapports qui existent entre le développement de la démocratie communale et le crime organisé en Amérique du Nord, nous pouvons faire rapidement certaines observations. Les organes de l'administration de la justice (magistrats, procureurs de la poursuite, policiers, etc.) ont été des émanations directes de la démocratie communale : élus, ils étaient sous le contrôle étroit de cette communauté libre de citoyens, dont l'homogénéité sociale et culturelle assurait le fonctionnement sans heurt de ces institutions de contrôle démocratique dont s'émerveillait Alexis de Tocqueville. Cependant, avec l'avènement progressif de la société de masse, ces orga-

nes de contrôle ont perdu une grande part de leur caractère démocratique et effectif. Les caractéristiques de cette nouvelle société (mobilité maximale, etc.) suppriment la plupart des éléments de contrôle organique, exercé par les citoyens et leurs associations représentatives (les groupes intermédiaires), tout en les maintenant comme fiction légale. Cette désintégration structurelle a pour corollaire la désintégration de la personnalité. Les sentiments de loyauté, de devoir et de respect de la justice déperissent. Or, la convoitise du pouvoir, soit par la voie politique, soit par la voie économique, ne trouvait qu'une résistance anémiée des forces démoralisées, dépourvues des moyens de défendre les valeurs morales et matérielles de la communauté.

Ce phénomène a été aggravé particulièrement par les effets, sur les élites politiques américaines, du principe de Lord Acton : « le pouvoir corrompt, le pouvoir absolu corrompt absolument ». Pour parer à ce danger, la séparation des pouvoirs a été si rigide observée par le législateur qu'une véritable paralysie administrative en résulte souvent.

Or, comme le font observer Rogow et Lasswell (1963), la carence du pouvoir (c'est-à-dire l'impuissance de ceux qui devraient exercer l'autorité) est génératrice de corruption au moins autant que la possession du pouvoir effectif. La faiblesse chronique des mesures prises contre le crime organisé (y compris les activités des groupes de pression telles que celles qui sont reprochées au syndicat des teamsters : intimidation, subornation de témoins, voire meurtre) ne s'explique pas autrement.

Ces phénomènes sont liés à la société de masse, à la culture de masse. La puissance d'attraction du gain matériel et du pouvoir représente une tentation à laquelle on ne succombe que trop facilement, n'ayant point acquis, durant le processus décisif de la socialisation, le respect dû aux règles et aux normes qui régissent l'accès aux buts convoités. C'est pourquoi l'analyse classique de Merton sur l'anomie demeure une des sources d'inspiration les plus riches pour les chercheurs qui étudient les formes et le potentiel de déviance de la société américaine.

e) Changements dans les formes de la criminalité

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons vu la naissance et la disparition de certaines formes de criminalité, liées à des ensembles socio-culturels qui ont sombré avec elles au cours de l'histoire. Songeons aux procès de sorcellerie qui, aux XVe et XVIe siècles, ont dépeuplé des régions entières par l'exécution de dizaines de milliers de victimes. Michelet (1964), dans *la Sorcière*, nous a peint une image frappante de ce phénomène psychosocial qui fut, durant le Moyen Âge, un problème de déviance de toute première importance. Plus près de nous, le phénomène que le Code pénal désigne sous le nom de vagabondage, et qui fut un phénomène d'inadaptation sociale important de l'histoire sociale depuis que les chroniqueurs nous en entretiennent, est près de disparaître. Et Vexliart (1963), qui a consacré tant d'attention à l'étude du vagabondage, a pu parler de sa disparition comme fléau social universel et noter ainsi un aspect de la transformation sociale qui se produit pratiquement sous nos yeux. La mise en place des organismes publics et privés donne naissance à une nouvelle forme d'organisation socio-économique et politique que l'on désigne du nom de *Welfare State*. En France, par exemple, un milliard d'anciens francs a été consacré aux inadaptés sociaux en 1951 ; ce chiffre a atteint 23 milliards en 1958 et la courbe est toujours ascendante. Des chiffres semblables indiquent la même évolution dans les pays de l'Europe occidentale et de l'Amérique du Nord.

Il y a tout lieu de penser que la criminalité de la deuxième moitié de notre siècle, et à plus forte raison celle du XXIe, sera fort différente de celle dont nous parlions plus haut. Déjà la criminalité des cols blancs, que nous qualifierons de type intermédiaire, ainsi que les infractions aux législations anti-trusts en filiation directe avec les activités des chevaliers d'industrie (*robber barons*), dont l'éthique a laissé une si forte empreinte sur la moralité publique nord-américaine, relèvent d'une étiologie qui a fort peu de choses en commun avec celle

des vols à main armée. La prévention et le contrôle de cette criminalité exigent une nouvelle conceptualisation scientifique, basée sur de nouvelles recherches ; elles exigeront, à coup sûr, des institutions, des moyens et des techniques inédits pour faire assurer le respect de la loi et des règles de la vie en commun. Si, suivant le mot de Daniel Bell (1953) - *the crime is an American way of life*, on est loin d'en avoir trouvé les remèdes. Ce que nous connaissons du crime organisé nous ouvre également des horizons nouveaux pour la recherche.

Cependant, un nouveau phénomène d'inadaptation propre à la société de loisirs qu'est la société de masse se dessine et semble devoir dominer la société de demain. Le vandalisme, de plus en plus fréquent chez les jeunes, n'obéit plus aux mêmes motifs qui ont poussé le voleur de bicyclette décrit par De Sica. Cette humanité, partiellement libérée des contraintes du machinisme, se trouve dans la même situation, *mutatis mutandis*, que les oisifs de tous les temps avant la révolution industrielle. Mais, au lieu d'une fraction mince de la population, c'est en sa totalité que l'humanité y accédera progressivement. Le rituel qui régissait la conduite de la noblesse, qui s'explique, du moins partiellement, par son indépendance relative au point de vue de la subsistance matérielle et qui contenait tellement d'éléments qui, plus tard, furent qualifiés d'irrationnels par les idéologues de la bourgeoisie industrielle, présente des similitudes frappantes avec la délinquance des oisifs de nos jours : attitude irresponsable à l'égard de la propriété et des institutions consacrées comme la famille, l'État, l'Église, etc., manifestations d'agressivité et de violence sans que les conditions classiques de frustrations soient présentes. On pourrait multiplier les éléments de rapprochement entre ces deux civilisations de loisirs.

En résumé, on peut formuler les observations suivantes

- Les transformations sociales du dernier demi-siècle dans la partie industrialisée du monde ont engendré un nouveau type de société qu'on désigne du nom de société de masse ; celle-ci a donné naissance à une culture de masse. L'action réciproque de cette société et de cette culture crée, pour les individus, des problèmes d'adaptation qui sont neufs et méritent un examen attentif. La libération relative des contraintes du machinisme, pour les individus, coïncide avec la contrainte psycho-culturelle des moyens de communication de masse

qui assujettissent les énergies psychiques, libérées de la société, à la culture. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'un changement absolu mais d'un déplacement : d'accent de la société vers la culture.

- L'inadaptation sociale proprement dite tend à diminuer à cause de l'avènement progressif de la société d'opulence ; les victimes de l'industrialisation, de l'accumulation des capitaux et de l'autofinancement de l'industrie, qui constituaient l'armée de réserve des inadaptés et des criminels potentiels du capitalisme du XIXe siècle et du début du XXe, cèdent la place aux minorités culturellement handicapées. C'est parmi ces dernières que se recrute la majorité des inadaptés qui entrent en conflit avec la loi. Une proportion importante de ces minorités est composée de gens de couleur aux États-Unis ; ils représentent les cas extrêmes d'inadaptation psycho-culturelle. L'assimilation complète des valeurs de succès (l'approbation de l'esprit de compétition ou d'une philosophie utilitaire, la concentration des énergies psychologiques sur le moi, etc.) devient la condition la plus importante de l'adaptation ; son absence semble la raison décisive de l'inadaptation.

- Ce changement de nature dans l'inadaptation, qui de socioculturelle tend à devenir psycho-culturelle, entraîne des conséquences d'ordre théorique et conceptuel. C'est ainsi que la méthode historique se combine fort avantageusement avec le point de vue structurel-fonctionnel et permet de dégager les éléments de changement ou de transformation dans les conduites sociales et les valeurs. Les mœurs et leurs crises ne peuvent pas être évaluées sans référence aux valeurs essentiellement variables des diverses époques historiques. D'autres concepts, tel celui d'anomie, rendent compte fidèlement d'un phénomène qui est apparu avec force dans la seconde moitié du XIXe siècle et en indiquèrent la spécificité. Le phénomène s'étant généralisé, la valeur heuristique a perdu beaucoup de précision.

- Nous avons besoin d'une nouvelle armature conceptuelle, mieux adaptée aux exigences de l'analyse d'un nouveau type de société. La délinquance issue des déterminismes socio-économiques cède la place à une délinquance née des sollicitations contradictoires de la liberté. La délinquance est due à l'exaspération des besoins créés par les conditions d'existence propres à la société de masse. Les théories des conflits de cultures, de sous-cultures, de contra-cultures sont autant

d'efforts pour susciter une théorie capable d'expliquer ces phénomènes nouveaux. On attend encore, toutefois, l'ouvrage d'envergure qui, à l'instar du *Suicide* de Durkheim, fixerait les perspectives d'analyse de l'inadaptation.

2. Contexte psycho-culturel : la personne dans la culture de masse

[Retour à la table des matières](#)

Il y a lieu de réviser les concepts opératoires et même heuristiques, développés à une époque où l'idée de la généralisation probable de la société d'opulence ne s'était pas imposée aussi largement qu'aujourd'hui. Prenons par exemple la triade fondamentale « culture », « société » et « personnalité » qui sous-tend l'analyse théorique. Si notre hypothèse sur les caractéristiques de la société de masse est exacte, l'élément « société » semble revêtir une importance réduite par rapport aux deux autres. Sans parler de son effacement, notons seulement que la technologie moderne, liée à l'opulence et à la mobilité, en fait une variable relativement homogène et, par conséquent, relativement facile à contrôler.

Il y aurait donc trois types d'action à examiner : voyons d'abord le type traditionnel, qui lie les conduites sociales aux contraintes technologiques, et le type le plus nouveau, qui lie les conduites sociales aux contraintes culturelles. L'interaction de la personnalité, tant avec la culture qu'avec la société, demeure un champ d'étude très important de la psychologie sociale ; la personnalité est le facteur dynamique qui imprime sa marque à la société et à la culture. C'est au niveau du psychisme qu'il faut rechercher les motifs du choix dans la gamme des possibilités offertes par la société et la culture. En effet, on relève toujours des différences plus ou moins significatives au niveau du choix, au niveau de la praxis sociale de l'individu. Dans le champ de communication qui relie les hommes aux structures sociales et aux modèles culturels, les émetteurs socio-culturels ne sont pas captés d'une

façon égale par chacun des récepteurs individuels. Ces différences constituent donc le troisième type d'action à examiner.

L'étude des mécanismes du contrôle social (fondements de la sanction, signification de la déviance, déterminants du conformisme, etc.) nécessite l'analyse de l'acte moral. Les questions suivantes pourraient être formulées à son sujet : quelles sont les valeurs véhiculées par les moyens de communication de masse ? quels sont les critères de leur distribution dans une population donnée ? quelles sont les attitudes développées au sein du groupe familial en regard des valeurs culturelles du groupe ? quels sont les rôles et les influences respectifs d'autres milieux et groupes à cet égard ?

Sur le plan psychologique, il y a lieu d'étudier la genèse des motivations (relatives aux choses désirables et indésirables) inculquées à l'enfant au cours de l'éducation. La création de l'anxiété par la punition répétée de certains actes devient le point de départ d'inhibitions et de sentiments de culpabilité qui jouent un si grand rôle dans la conduite morale de l'adolescent et de l'adulte. Le développement d'un système de motivation secondaire, issu des méthodes d'éducation des parents (récompenses et punitions), constitue l'objet d'étude capital de notre point de vue.

Ces problèmes peuvent être examinés sous un double aspect d'une part, la genèse de l'incorporation des valeurs culturelles par le truchement des groupes primaires et secondaires au cours de la socialisation de l'individu - la formation de l'identité -, d'autre part, l'analyse de la pénétration des stéréotypes culturels diffusés par les moyens de communication de masse - la formation des attitudes, des opinions, des préjugés, etc. En effet, l'ensemble de la production de la recherche empirique depuis une quinzaine d'années pourrait être classé sous ces deux catégories à peu d'exceptions près.

L'interaction dialectique entre personnalité et collectivité, qui constituait l'objet d'étude central de la sociologie, se présente sous un jour différent : les liens de la personne avec la collectivité se sont multipliés., Par conséquent, la pression des facteurs exogènes a augmenté considérablement. En revanche, l'accroissement de ces liens a augmenté aussi les possibilités de choix pour l'individu ; loin de l'écraser,

ils intensifient les sollicitations dans tous les sens. Ce n'est pas un des moindres paradoxes de la société de masse qu'en augmentant le degré de la pression, elle augmente, en même temps, les virtualités de liberté. Et l'on peut penser que, si les maladies sociales et les crises sociales du passé étaient dues aux lois d'airain d'ordre socio-économique, celles qui caractérisent la société de masse sont issues d'une extrême liberté devant des choix trop nombreux.

3. Matrice de la recherche sur la déviance

[Retour à la table des matières](#)

Quelle devrait être la matrice d'une recherche sur la déviance dans une société de masse ? En contrôlant les variables relatives à la société, il s'agit de délimiter des univers culturels en rapport avec les types de personnalité. Au fond, parmi les déterminants de l'acte moral, nous trouvons, d'une part, les valeurs culturelles spécifiques des groupes dans lesquels l'individu a été socialisé et, d'autre part, les critères sur lesquels chaque individu se base lorsqu'il opère un choix parmi les valeurs.

Tous ceux qui appartiennent à la même culture ou sous-culture sont donc exposés aux mêmes influences, mais chacun sélectionnera et éliminera certaines valeurs en accord avec les critères de moralité qui lui sont particuliers. La question de savoir pourquoi seulement certains adolescents deviennent délinquants dans un milieu où tout prédispose à une carrière criminelle pourrait partiellement être résolue par l'analyse des valeurs et des conduites morales.

C'est ainsi, par exemple, que l'on peut diviser les doctrines morales en deux groupes : celles qui acceptent les critères extrinsèques aux desseins et aux préférences des hommes (les aspirations ou les conduites sont bonnes ou mauvaises en vertu de règles a priori) et celles qui prennent justement comme critères ces aspirations, désirs ou préférences.

ces (ce qui est bon ou préférable l'est parce qu'on le désire). Le premier type de moralité peut s'appeler morale déontologique : les actes sont jugés indépendamment de leurs conséquences ou de leur désirabilité intrinsèques. Le second type de moralité pourrait être qualifié de morale téléologique : c'est la finalité de l'acte qui le qualifie, c'est la préférence qu'on lui accorde qui le rend bon.

Des lumières fort intéressantes pourraient être apportées sur la fréquence constatée dans les diverses catégories sociales ou sur, la préférence que tel type de personnalité accorde à tel ou tel type de moralité, à telle ou telle activité sociale. En d'autres termes, il s'agit de délimiter certaines sous-cultures et d'étudier les types de personnalité et de conduite morale qui leur sont propres. Un chapitre nouveau pourrait être ajouté ici à la science des mœurs telle que l'a définie Lucien Lévy-Bruhl ou, plus simplement, à la sociologie de l'action et du jugement moral. L'examen des opinions de ceux qui sont chargés d'évaluer ce qui est conforme à la morale et aux lois peut apparaître fort intéressant si l'on veut étudier les croyances et les pratiques morales des adolescents dans diverses sous-cultures. On peut supposer, en effet, que ces derniers ont une morale sensiblement différente de la morale sur laquelle se fondent les gens qui les jugent. La plupart du temps, les uns et les autres appartiennent à des cultures très éloignées. L'influence « médiatisante » des groupes primaires et secondaires une fois relevée, il serait peut-être fructueux d'analyser la constance et les variations des éléments qui composent des notions telles que l'équité, la loyauté, l'honneur, le bien et le mal. L'obligation et la désirabilité, critères du fait moral selon Durkheim, varieront d'intensité et de qualité suivant le type de la personnalité et l'appartenance à telle ou telle sous-culture.

Là encore, il s'agit de questions classiques en sociologie, mais elles furent posées, et provisoirement résolues, en termes d'action réciproque entre société et personnalité (pensons à la notion de justice de classe des marxistes). Il nous semble que l'examen des interactions entre la culture et la personnalité pourrait ajouter des lumières indispensables à la compréhension des mécanismes psycho-sociaux du contrôle social.

Un champ privilégié de recherche à cet égard est celui du fait moral : il est le noeud des plus importants problèmes étiologiques que se posent les criminologues. C'est en approfondissant son étude qu'on pourrait tenter de répondre aux questions relatives aux raisons du passage à l'acte de tel ou tel type d'individu dans des circonstances socio-culturelles identiques. L'établissement d'une typologie de la personnalité délinquante, de sa fréquence et de ses relations avec les diverses sous-cultures devra résulter de telles recherches. Ces dernières nous semblent parmi les plus fécondes que l'on puisse entreprendre à l'époque de la société de masse dans le domaine de l'inadaptation psychoculturelle.

III.

Apports de la sociologie à l'étude du fait moral

[Retour à la table des matières](#)

Les deux grandes traditions intellectuelles, l'euro-péenne et l'américaine, ont apporté une contribution différente à l'étude des faits moraux. D'orientation macro-sociologique, ne négligeant pas la dimension historique des phénomènes sociaux, les sociologies européennes tentent d'expliquer les superstructures idéologiques correspondant aux cadres socio-économiques. Procédant avec un esprit plus concret, les chercheurs américains analysent les productions mentales des individus et des groupes sociaux, en s'appuyant beaucoup sur les enseignements de la psychologie. Dans la pensée de Mead (1934), on retrouve des éléments d'une synthèse qui mériterait d'être approfondie et développée. La contribution de Riesman (1964) revêt également un grand intérêt lorsqu'on veut réduire le clivage entre microsociologie et macrosociologie.

Nous avons esquissé, jusqu'à présent, les principales données auxquelles se réfère l'analyse psycho-culturelle. Nous allons maintenant relier à notre propos la problématique de la sociologie de la connaissance et celle de la socialisation. Nous allons tenter de montrer comment, principalement dans le cadre de la psychologie sociale contemporaine, on peut renouveler cette étude tout en utilisant la vieille problématique, trop longtemps tributaire soit d'une perspective macrosociologique, soit d'une perspective microsociologique.

1. Sociologie de la connaissance ou contributions macrosociologiques

a) Sociologie de la connaissance

[Retour à la table des matières](#)

Il est peu de domaines où la réflexion sociologique contemporaine jette un défi plus audacieux à l'imagination sociologique ; les revues de littérature en sont particulièrement décevantes et disparates. Comme le remarque Gurvitch (1965), « malgré l'intérêt incontestable qu'elle continue de susciter, la sociologie de la connaissance a fait naître un certain désenchantement et a marqué même un temps d'arrêt depuis une vingtaine d'années » (P. 45 9 voir aussi Stark, 1958). Elle oscille, en effet, entre les systèmes d'explication globale, qui relient les univers du discours d'une civilisation aux conditions socio-culturelles des groupes sociaux qui la composent (cf. la tradition européenne : Durkheim, Mannheim, Pareto, Scheler, etc.) et les essais d'explication partielle basés sur l'influence du milieu culturel, principalement celle des communications de masse sur les opinions, les attitudes, la formation de la personnalité, etc. (cf. la tradition américaine : Barber, Hughes, Lazarsfeld, Merton, etc.).

La réflexion européenne a surtout porté sur les idéologies et elle apparaît le mieux systématisée dans les œuvres de Marx ou de Pareto et explicitée davantage par Mannheim (1956). « ... les opinions, asser-

tions, propositions et systèmes d'idées ne sont pas considérés avec leur valeur apparente, mais sont interprétés à la lumière de la situation d'existence de celui qui les exprime » (p. 43). Comme le note Merton (1957), les savants européens mettent l'accent principalement sur la connaissance, les chercheurs américains sur l'opinion. Les Européens n'abordent pratiquement jamais le problème de la validité expérimentale, scientifique, de leurs assertions alors que les Américains en font la condition sine qua non de leur investigation. « The more complex the category, the lower the reliability » signale Merton (1957, p. 449) : rien n'indique mieux le défi que lance la sociologie de la connaissance à l'imagination sociologique contemporaine.

La connaissance que les individus acquièrent au cours du processus de socialisation est conditionnée par leur situation sociale, leur appartenance à une certaine génération. Les croyances morales, les systèmes de valeur constituent une partie importante de l'ensemble de leur savoir. La combinaison idiosyncrasique de ces instances intégrées au niveau du vécu forme la base du jugement personnel des individus.

Il n'est Pas question de résumer ici la contribution de tous les auteurs à cette branche de la science : une excellente revue en a été faite par Merton (1957) et une bibliographie exhaustive de la sociologie de la connaissance fut dressée par Gurvitch (1960) assez récemment. Nous désirons préciser seulement deux écueils qui, à notre sens, sont responsables de la stérilité relative de cette démarche, avant de proposer des rapprochements de points de vue qui, dans notre perspective psycho-culturelle, permettront une analyse plus appropriée de la réalité concernée. Le premier écueil, nous le qualifierons de tentation épistémologique, et le deuxième, de tentation actionnaliste.

Si nous concentrons jusqu'à maintenant notre attention sur les rapports entre la psychologie et la sociologie, l'examen de ce problème doit nous conduire aux confins de la philosophie, de la politique et de la sociologie. En effet, les grands ancêtres de la sociologie de la connaissance, Marx ou Mannheim, par exemple, visaient une révolution épistémologique préparatoire ou concomitante à une révolution sociale.

En nous référant aux deux traditions, européenne et américaine, un certain consensus se fait jour pour écarter la tentation épistémologique. En effet, Merton propose un paradigme pour l'analyse sociologique de la connaissance qui oriente la recherche vers l'établissement de corrélations entre systèmes sociaux et productions mentales.

Gurvitch (1965), plus près de la tradition philosophique et polémique, par formation et par tempérament, déclare sans ambages : « vouloir déduire une épistémologie de la sociologie de la connaissance est aussi erroné que vouloir, à l'inverse, lier le sort de la sociologie de la connaissance à une prise de position Particulière en épistémologie » (p. 45). En prônant une indispensable modestie, notre auteur résume, dans les points suivants, ses remarques critiques :

- L'explication ne doit jamais dépasser l'établissement de corrélations fonctionnelles, de régularités tendanciennes et d'intégration directe dans les cadres sociaux. La recherche de la causalité ne peut intervenir que dans certains cas précis de décalage entre cadre social et savoir. On ne peut donc pas affirmer, sans autre forme de procès, que la connaissance est une simple projection de la réalité sociale.

- Il y a une implication mutuelle et une relation dialectique entre le cadre social et le savoir, et l'analyse du phénomène doit en tenir compte.

- Le coefficient social que se propose d'établir l'analyse des connaissances ne doit pas viser à mettre en doute la validité de ces dernières. La mise en perspective sociologique ne signifie pas, comme l'a voulu Marx, une mise en question épistémologique.

- L'objet d'analyse ne doit pas privilégier la connaissance philosophique ou la connaissance scientifique dont les rapports avec le cadre social sont bien moins directs que ceux caractérisant les multiples groupes sociaux, moyens de communication de masse, etc.

- Les recherches empiriques doivent être orientées de préférence vers la connaissance du monde extérieur et d'autrui, vers la connaissance politique et technique, et vers la connaissance du bon sens. Les

investigations historiques concrètes peuvent compléter ces champs d'investigation.

- Au sein des genres de connaissance précédemment énumérés, il y aurait lieu de distinguer des formes de connaissance qui fluctuent aussi en fonction des cadres sociaux, telles que formes mystique et rationnelle, empirique et conceptuelle, positive et spéculative, intuitive et réflexive, symbolique et adéquate, collective et individuelle.

- Comme il existe une multiplicité de cadres de référence, correspondant aux divers cadres sociaux, il y a lieu d'éliminer l'opinion selon laquelle les jugements cognitifs doivent posséder une validité universelle. Ils ne sont valables que dans le cadre de référence précis auquel ils se rattachent.

- Enfin, il faut admettre l'existence de rapports dialectiques entre connaissance individuelle et connaissance collective. En effet, l'introjection du collectif dans l'individuel est telle que ce sont les divers moi qui dialoguent et que c'est de ce dialogue que résultent le jugement, la conduite et l'acte.

On constate donc une nette divergence, dans l'analyse sociologique de la connaissance, entre la tentation épistémologique d'une part et, d'autre part, l'établissement de cadres concrets d'analyse orientés vers le point d'intersection du psychologique et du socio-culturel (la personnalité socialisée). Ce cadre d'analyse psycho-culturel, s'appuyant sur certaines traditions de la psychologie sociale comme celle de Mead (voir Berger, 1966), semble être le terrain d'aboutissement le plus favorable de la sociologie de la connaissance contemporaine.

Quant à la tentation actionnaliste, elle est intimement reliée à la tentation épistémologique : la vérité commande un engagement, une morale orientée vers l'action. L'étude des idéologies, par exemple, qui suit soit la tradition marxiste, soit la tradition parétienne ou sorélienne, débouche toujours sur une critique sociale, considérée comme un point d'honneur par les tenants de ce genre de sociologie. Or, il convient de distinguer nettement l'engagement subjectif au niveau de l'action sociale particulière qui non seulement peut mais doit imprégner les préoccupations du chercheur, d'une épistémologie sociologi-

sante qui, à l'instar de la sociologie marxiste ou de la morale durkheimienne, vise à réévaluer les cadres de référence scientifiques de nos disciplines. La différence entre les deux types d'engagement est d'importance capitale pour nous : si la recherche orientée vers l'analyse de problèmes sociaux évidents ne constitue pas un danger immédiat pour l'objectivité et les qualités d'impartialité requises du chercheur, il n'en va pas de même lorsqu'on tente de réinterpréter, en s'appuyant sur l'autorité de la science, les bases mêmes de l'organisation sociale, l'orientation de son développement historique, en un mot, sa structure macrosociologique. Il n'y a pas lieu ici d'approfondir davantage cette idée : disons pour conclure sur ce point qu'un bilan de succès relatif peut être dressé pour les travaux issus d'un engagement subjectif au niveau de l'action sociale particulière, alors qu'un bilan d'échec est patent pour la critique macrosociologique actionnaliste.

b) Sociologie de la connaissance et analyse psycho-culturelle : Le moi et autrui

[Retour à la table des matières](#)

Ces tentations écartées, quels sont les points de convergence qui se dégagent de la sociologie de la connaissance contemporaine pour féconder, en même temps que relier à sa démarche profonde l'analyse psycho-culturelle ? Il s'agit d'examiner ici, à nouveau, les liens entre le psychique et le socio-culturel au niveau de la personnalité. Comme le note Peter Berger (1966), peu d'auteurs ont reconnu et exploité les relations entre la psychologie de Mead, dont les travaux exercent une influence déterminante sur la psychologie sociale américaine contemporaine, et la tradition classique de la sociologie de la connaissance. La genèse de la personnalité, suivant cette tradition, s'opère suivant un processus social et, de la socialisation, ne résulte pas seulement le soi. Cette genèse conditionne également la réalité proprement psychique de la personnalité. Quelles qu'en soient les origines bio-psychiques, la réalité psychologique est ainsi façonnée ; sa signification résulte de son interaction avec le monde socio-culturel, que Gurvitch appelle la dialectique du moi, autrui et nous, que Mead appelle le je et le moi, et leur relation avec le monde socioculturel est inextricable. Comme le

formule heureusement Berger (1966) : « the self exists by the virtue of society, but society is only possible as many selves continue to apprehend themselves and each other with reference to it » (p. 107). Le concept d'identité revêt un rôle central dans cette perspective. En effet, la culture est un réceptacle d'innombrables identités définies que l'individu doit connaître, intérioriser et partiellement s'approprier durant la phase de socialisation. La réalité subjective de l'individu se modèle largement tout en s'accordant avec la réalité objective du monde de la culture. La réalité psychologique de l'individu vérifie aussi subjectivement ce que la culture a défini objectivement comme une réalité. C'est ainsi que l'introspection devient une source de connaissances sociales, car nous sommes faits de tout ce dont la culture nous imprègne durant la période de socialisation. Et si Berger rapproche le point de vue de Mead de celui de Thomas, nous pouvons ajouter les noms de Durkheim, de Parsons et de Riesman sans crainte d'être contredits.

Il n'y a en effet qu'un pas qui sépare les analyses des auteurs précédemment cités de la tradition mannheimienne de la sociologie de la connaissance. Les expériences individuelles sont inséparables de la culture ambiante. Le caractère coercitif du fait social évoqué par Durkheim consiste justement dans cet effet d'ordonnancement, de structuration de la personnalité au cours de la socialisation. Si nous admettons donc ce rapprochement entre les perspectives de la psychologie sociale et celles de la sociologie de la connaissance, en insistant sur leur apport à l'analyse psycho-culturelle, nous soulignons ce rapport dialectique par lequel la culture engendre une réalité psychique subjective qui devient à son tour une réalité culturelle objective. Dans les deux circonstances, en effet, l'individu intériorise des faits qui lui sont extérieurs et, une fois intériorisés, ces derniers font partie de sa propre conscience : en les projetant de nouveau, il en fait une réalité culturelle objective (Berger, 1966). Toutefois, si ce rapprochement nous paraît légitime, il est indispensable que l'apport macrosociologique de la sociologie de la connaissance soit sauvegardé. En d'autres termes, les liens entre réalité microculturelle et macroculturelle doivent être recherchés, car seule cette relation peut prêter une signification aux faits psycho-culturels analysés.

c) De la microsociologie à la macrosociologie : tentative de Riesman

[Retour à la table des matières](#)

L'entreprise la plus digne d'intérêt à cet égard est celle de Riesman qui tente de relier le caractère, c'est-à-dire la personnalité subjective, à la société, c'est-à-dire à la culture objective. Ce lien assure le conformisme indispensable des individus aux objectifs de la collectivité, tout en lui donnant une signification qui prend un sens spécifique pour chaque individu en particulier. Trois types de personnalité peuvent être distingués suivant le critère qui est la source de l'orientation des conduites individuelles : la tradition constitue une des sources, la vie intérieure une autre, l'autrui la troisième. Si les trois types sont universels, c'est-à-dire s'ils se retrouvent dans chaque individu, dans chaque société et dans chaque phase historique d'une civilisation, l'analyse sociologique peut révéler la prédominance de l'un sur les autres dans tel type de société se trouvant à telle période de son développement. La thèse de Riesman est que la prédominance de l'autrui, comme source d'inspiration de la conduite dans nos sociétés, succède à la tradition et à la vie intérieure, qui, chacune durant une période précédente, avait assuré la prédominance. Dans une société orientée vers la tradition et dirigée par elle, la plupart des statuts sociaux sont attribués par la naissance et le système de parenté constitue le principal cadre de référence dans l'analyse de la distribution du pouvoir, lequel à son tour modèle les aspirations des individus. Le conformisme est donc imposé par le truchement d'un rituel rendu obligatoire par les groupes primaires qui ont un contrôle prépondérant sur les individus. La société préindustrielle se caractérise par cette orientation vers la tradition. La vie intérieure telle qu'elle est modelée par les agents de socialisation prend une importance accrue lorsque la société traditionnelle, préindustrielle, entre dans une phase de rapide transformation grâce au progrès technologique et à l'urbanisation. Les statuts sont de moins en moins attribués, ils doivent être acquis, et sont l'objet d'une compétition de plus en plus féroce. Ce type de société exige de ses membres une rationalisation accrue de leur conduite pour triompher de l'anarchie et de la concurrence qui constituent la base même du progrès so-

cial et économique. Enfin, dans la société de masse telle que nous l'avons nous-même caractérisée, l'autrui devient la source d'inspiration majeure. En effet, le progrès socio-économique étant pratiquement assuré, l'individu puise moins en lui-même les motifs de sa conduite qu'il ne modèle cette dernière sur autrui. Celui-ci est constitué, grâce à la généralisation d'un pouvoir d'achat élevé et de l'influence exercée par les moyens de communication de masse, de tous les individus d'une même société et, à la limite, de l'humanité tout entière.

Comme le souligne Parsons (1964), l'absence relative de déterminisme dans l'orientation des personnalités dans la société de masse fait apparaître nettement cette tendance à aspirer on ne sait plus exactement à quoi et, principalement, à ce que suggère l'économie orientée vers la consommation de masse. La dernière frontière, élastique à l'infini, est celle de la consommation. Pour l'atteindre, l'individu doit suivre ses pairs, se référant de moins en moins à la rationalité intrinsèque de la consommation. Le cas limite mais pleinement significatif est celui de la succession des modes vestimentaires ou des chansonniers.

Dans cette société, les lois d'airain de la culture de masse imposées par les pairs produisent une personnalité plutôt amorphe, dont la dépendance à l'égard d'autrui n'apporte plus le sentiment de sécurité qui prévalait dans les sociétés passées. Parmi les agents classiques de socialisation, famille et école sont détrônées par les groupes de pairs. Les enfants doivent, comme le note Riesman (1964), non seulement se conformer aux aspirations de leurs pairs, mais tenter de définir ce qui est bon ou convenable dans le flot de suggestions contradictoires qui les assaillent dès l'âge le plus tendre. Or, le seul critère sûr est l'approbation des pairs et le support moral que ces derniers assurent. Voilà la source de direction placée à l'échelle écrasante de la culture de masse. La toute-puissance d'autrui, pour l'enfant et l'adolescent, et surtout celle de leurs pairs, est la pierre angulaire de toute compréhension et de l'analyse de la situation de l'homme dans la société et dans la culture contemporaines.

2. Sociologie de la socialisation ou contributions microsociologiques

[Retour à la table des matières](#)

Les idées de Riesman et de Parsons constituent un effort pour concrétiser et expliciter les relations entre la connaissance - ses formes, son contenu et ses orientations - et le système socioculturel d'où elle tire son origine et auquel, en même temps, elle se réfère. Il nous reste maintenant à préciser le cadre conceptuel de la socialisation ou de l'enculturation dans lequel s'opère l'acquisition des valeurs, et qui fixe l'orientation qu'elles donneront à la conduite individuelle. Le point de vue psycho-culturel s'appuie fermement sur la perspective fixée par Parsons : les valeurs, conceptions du désirable, font partie de la culture, représentent une donnée qui est connue et appropriée, intériorisée par la personnalité. C'est ainsi que la société désirable et la personnalité désirable seront définies de l'extérieur, mais trouveront d'autant plus facilement un écho dans l'individu que sa personnalité aura été modelée par cette même culture. Comme le note Ullman (1965), la culture est un système de solutions proposées aux problèmes dont les données ont été apprises ou non et qui est partagé par les membres d'une collectivité donnée. L'accent, dans notre perspective, est placé sur l'influence que la culture exerce sur la personnalité et non pas sur celle que cette dernière exerce sur la culture.

Si la socialisation ou l'enculturation procède à la transformation de l'Homme en homme membre d'une société et d'une culture particulières, et adapté aux valeurs propres à ce milieu socio-culturel, la personnalité sera constituée dans une large mesure par des relations interpersonnelles qui auront été apprises. L'individu apprend par interaction avec autrui comment il doit se comporter, celui-ci le punissant ou le récompensant suivant le cas. La socialisation est donc principalement centrée sur l'apprentissage du rôle d'autrui en anticipant la réponse de l'autre à sa propre conduite. De cette réponse anticipée dépendra l'autoévaluation de l'acte comme étant bon ou mauvais. Cette

anticipation de la réponse d'autrui peut être formulée en termes plus abstraits, symboliques, et constitue le régulateur principal de la conscience morale. Il faut souligner ici au passage l'influence socialisatrice du langage dont le symbolisme permet d'étendre rapidement, voire d'universaliser les valeurs acquises par l'apprentissage. Comme le note Brim (1966), c'est par la voie de la communication symbolique qu'un individu est capable de se situer par rapport aux attitudes et aux anticipations d'autrui à son égard. Cette relation étant interdépendante et mutuelle, le moi doit pouvoir, au terme d'une socialisation satisfaisante, agir d'une façon autonome en incorporant dans sa propre motivation celle d'autrui et se conduire conformément aux normes culturelles sans un système de sanctions apparentes et immédiates. Il résulte de tout cela que les valeurs culturelles auxquelles sont liées les normes sont autant d'éléments constitutifs de la personnalité que des régulateurs agissant par l'intermédiaire de la pression sociale. L'apprentissage des rôles, la distinction de Mead entre *play* et *game*, achève de donner à la personnalité socialisée sa pleine signification. Cette définition culturaliste de la personnalité n'élimine cependant pas les éléments proprement psychologiques. Le « moi-je », le principe d'action idiosyncrasique qui prête à chaque conduite individuelle une authenticité subjective et vécue, résulte, à son tour, d'innombrables démarches couronnées de succès ou aboutissant à l'échec, mais dont certaines sont privilégiées et donnent ainsi à la personnalité un sens profond d'identité. Le cercle d'interaction dans lequel s'élabore cette identité profonde est relativement restreint, le groupe familial médiatisant avec d'autres groupes primaires, comme les pairs, exerce les influences culturelles les plus vastes.

En résumé, on peut dire que la relation soi-autrui constitue le régulateur, voire l'évaluateur principal de l'acte puisqu'elle incorpore dans l'auto-évaluation l'anticipation de l'évaluation d'autrui. L'importance relative d'autrui dépend du degré de contrôle qu'il exerce ou qu'il a exercé jadis sur les récompenses et les punitions.

On comprend ainsi l'importance que revêtent les personnalités ou groupes de référence qui contrôlent, effectivement ou symboliquement, les valeurs constitutives de la personnalité. Dans la recherche de la motivation, comme le note Brim (1966), on doit procéder à l'examen de ce réseau de référence auquel la personnalité est reliée et dont

l'anticipation déterminera largement la conduite de l'individu et l'évaluation de cette conduite. Il ne s'agit pas seulement d'un réseau impliquant des relations immédiates, face à face. A travers celles-ci peuvent apparaître des influences plus lointaines d'œuvres de civilisation (littéraires, philosophiques, poétiques, etc.). Le respect de soi, l'accord des conduites avec l'identité profonde est la forme la plus personnalisée de la motivation individuelle. Des formes extrêmes d'héroïsme, d'ascétisme ou de sainteté peuvent être citées comme exemples. Il convient de ne pas oublier, au terme de ces analyses, l'origine culturelle, transmise par les mécanismes de la socialisation, de ce qui est apparu pendant longtemps comme la manifestation la plus sublime de la condition humaine.

IV.

Étude psycho-culturelle de l'obligation: convergences théoriques et méthodologiques

[Retour à la table des matières](#)

Toutes les remarques théoriques et méthodologiques précédentes convergent vers l'étude d'un phénomène fondamental, celui de l'obligation. Il semble être le ressort principal de l'action humaine, sur le plan socio-culturel. Après un rappel sommaire des données du problème, nous présenterons successivement un paradigme macrosociologique et une série d'hypothèses microsociologiques et psychologiques qui nous conduiront à l'étude empirique des diverses formes d'inadaptation, de déviance, dans la société de masse contemporaine.

1. L'obligation : fondement premier de la morale

[Retour à la table des matières](#)

L'analyse psycho-culturelle prend tout son sens lorsqu'on aborde l'étude de la moralité ou du fait moral. En effet, l'obligation d'accomplir tel ou tel acte constitue le ressort principal de l'interaction dans un système social. Comme l'a écrit Durkheim, les règles morales sont investies d'une autorité spéciale en vertu de laquelle on leur obéit parce qu'elles commandent. Sur ce point, il rejoint Kant pour qui le devoir s'imposait par ses vertus propres et était le fondement cardinal de l'action humaine. Il ajoute cependant un deuxième critère, celui de la désirabilité. Nous ne pouvons faire abstraction du contenu de l'acte qui est exigé de nous : pour que nous puissions obtempérer, il faut qu'il fasse appel à notre sensibilité, il faut qu'il nous intéresse intimement. Ce que Durkheim appelle la moralité générale et Mead l'« autre généralisé » résume, en s'incorporant, les anticipations à la conduite possible de tous ceux qui font partie de son système de référence.

Reprenons les principaux passages de la démonstration de Durkheim en nous rappelant :

a) Que son objectif était de démontrer aux yeux des philosophes idéalistes, ou plutôt rationalistes, le caractère social de l'obligation morale, sa valeur à la fois relative et absolue en tant que support de la vie collective.

b) Qu'un certain parallélisme existe entre ce point de vue et les observations faites plus haut au sujet de la culture et de la personnalité. La réalité morale se présente pour Durkheim sous un double aspect : objectif et subjectif. Le premier aspect apparaît sous la forme générale de l'opinion qui prévaut à une époque donnée, au nom de laquelle on juge, évalue et sanctionne. La conscience morale de chaque individu

exprime cependant la morale commune à sa façon : sous l'influence du milieu, de l'éducation, de l'hérédité, elle voit les règles morales sous un jour particulier. D'où les variations de la moralité individuelle autour de la moyenne de la moralité générale.

La spécificité de la règle morale, dans l'ordre de toutes les autres règles qui ordonnent la vie sociale, réside dans la réaction qu'elle suscite. Contrairement aux conséquences pernicieuses résultant de la violation d'une règle d'hygiène par exemple, où la relation causale entre acte et conséquence est évidente, il est impossible de dégager analytiquement une telle conséquence de blâme d'une règle morale. Il n'y a rien dans la nature intrinsèque de l'homicide ou du viol, par exemple, qui fasse supposer une sanction. Celle-ci ne vient pas de ce qu'est l'acte mais de ce que l'acte n'est pas conforme à la règle qui le proscriit. C'est la rébellion à cette règle préétablie qui entraîne la sanction. C'est l'interdiction posée par la règle qui confère un caractère obligatoire à la règle morale.

L'affirmation que l'origine de l'obligation morale réside dans l'expérience signifie pour le chercheur : a) que ses caractéristiques doivent être expliquées en fonction de la réalité socio-culturelle ; b) que l'individu fait son option morale entre des normes diverses et dans des limites qui varient d'une civilisation et d'une époque à l'autre.

Il s'ensuit qu'une étude de l'interaction entre une culture et une personnalité doit constituer la matrice d'analyse privilégiée dans l'étude des fondements psycho-culturels de la moralité. Ce que Kant appelle l'impératif catégorique, l'« en-soi » de la philosophie, n'est pour nous que la cristallisation ultime des règles élaborées par l'infinie succession des générations qui transmettent tout en modifiant, aménageant et créant des règles et des sanctions.

Bergson (1962) dénonce aussi la conception rationaliste de l'obligation qui résulte, dit-il, d'une erreur de perspective des philosophes penchés sur la question : un être intelligent agit sur lui-même par l'intermédiaire de l'intelligence. Mais, affirme-t-il, même si c'est par des voies rationnelles qu'on revient à l'obligation, il ne s'ensuit pas que l'obligation soit rationnelle. Ce qu'il appelle le « tout de l'obligation », l'aspect objectif de la morale selon Durkheim, est un « extrait concen-

tré », quintessence de mille habitudes spéciales que nous avons contractées pour obéir aux mille exigences particulières de la vie sociale. C'est ce qu'on exprime lorsqu'on dit « il faut parce qu'il faut ». On peut analyser rationnellement les liens qui rattachent telle règle à telle ou telle fonction sociale, ou à telle valeur. Mais cette dernière n'est justifiable en vertu d'aucun principe rationnel.

Il faut donc, dans ces conditions, représenter l'obligation comme pesant sur la volonté de la même manière qu'une habitude exerce son influence. Chaque obligation traîne derrière elle la masse accumulée des autres et utilise ainsi la pression du poids de l'ensemble. C'est ce que Bergson appelle la morale élémentaire et Durkheim la morale commune.

Le second, l'aspect subjectif de l'obligation fait appel à la désirabilité : on poursuit une fin car elle nous semble bonne, désirable. Là encore, Durkheim distingue la qualité de désirabilité de l'acte moral des autres choses désirables. Notre aspiration vers lui ne va pas sans peine, sans effort, sans un certain sacrifice que l'on s'impose. Le devoir ou l'obligation implique la désirabilité accompagnée d'une tension que l'accomplissement de l'acte moral provoque dans ce que Durkheim appelle une autre partie de nous-mêmes.

Cette « autre partie de nous-mêmes », les freudiens la désigneraient par le ça et le moi à peine socialisés. L'habitude de contracter des habitudes, selon le mot de Bergson, conditionne l'existence même des sociétés et leur fonction. L'évolution socio-culturelle est comparable à l'effet régulateur des instincts dans l'ordre de l'organisme biologique. Bergson a raison d'appeler « instinct virtuel » ce processus de conditionnement qui nous imprègne d'obligations de toutes sortes. Instinct virtuel car le règne animal, dominé par les forces mécaniques de l'instinct imposant à l'acte son caractère de nécessité, fait évidemment défaut dans l'acte humain. Celui-ci est issu d'une obligation morale. Comme le dit Bergson (1962), « un être ne se sent obligé que s'il est libre, et chaque obligation prise à part implique la liberté » (p. 24). C'est l'exercice de cette liberté, orientée vers l'accomplissement du devoir, inculquée par la culture et par le truchement des récompenses et des sanctions qui procurent le plaisir dont on parlait tantôt, qui rend désirable, tout en rendant difficile, la réalisation de l'acte moral.

Mais cet aspect subjectif de la réalité morale suppose l'existence d'une sensibilité qui nous rend réceptifs à certains objectifs, à certains objets à l'exclusion d'autres. Le daltonisme moral, si frappant et si répandu dans nos sociétés, ne résulte pas d'autre chose : ce que la sensibilité des uns valorise n'est pas valorisé par celle des autres. Toutes les valeurs peuvent trouver des justifications à l'aide d'une démonstration logique plus ou moins impeccable, comme elles peuvent être contestées par d'autres arguments. Le sentiment d'authenticité qu'elles suscitent dans l'esprit de leurs adhérents n'est point altéré d'ailleurs par ces ratiocinations. L'élément déclenchant le moteur de l'obligation morale, l'enthousiasme, que telle ou telle valeur suscite prend racine dans une expérience psycho-culturelle de solidarité, dont l'archétype fut vraisemblablement le premier des agrégats des hominidés.

La sensibilité qui se constitue en réponse à un ensemble de valeurs, sur lesquelles le tempérament individuel de chacun brode des variations infinies, s'acquiert par l'enculturation du nouveau-né dans un milieu particulier. Sur les instincts hérités de l'ordre biologique se superposent des instincts virtuels d'une égale puissance, résultant de l'apprentissage des normes de conduite, faites d'obligations et inculquées par la contrainte, les sanctions et les récompenses. L'ordre culturel composé de normes dont les fonctions, selon Lorenz (1966), sont analogues au ritualisme philogénétique, sera perçu et senti différemment par des personnes socialisées dans telle ou telle culture. L'erreur d'optique des philosophes, analysant ce même phénomène, est compréhensible : l'essentiel de ce processus se produit en deçà du seuil de la conscience et échappe ainsi à l'auto-observation qui fut pendant longtemps la principale méthode utilisée en philosophie.

Le fait moral, dans ses dimensions objectives et subjectives, constitue le cœur même du problème que nous nous sommes posé : comment expliquer la remise en question de plus en plus radicale et universelle des fondements mêmes de l'ordre moral ? Si l'on veut répondre à cette question il faut privilégier l'analyse des mécanismes et des processus qui président à l'intériorisation des valeurs morales dans diverses cultures. Quel enthousiasme habite tel homme, telle catégorie d'hommes ? Enthousiasme qui orientera son destin, souvent d'une façon irréversible. En grec, enthousiasme veut dire possédé par Dieu ;

en allemand, *Begeisterung*, possédé par un esprit. Cet enthousiasme militant, comme l'appelle si justement Lorenz (1966), s'empare des hommes dans chaque génération durant la période de puberté et devient par la suite la boussole et le moteur de leur existence. Le sociologue sait bien qu'au-delà des variantes individuelles, l'on retrouve des régularités, des tendances que le système socio-culturel imprime à cet enthousiasme qui constitue, par ailleurs, le principe dynamique du changement social.

Les questions que nous posons se formulent donc comme suit : a) quels sont les dieux qui habitent les jeunes d'aujourd'hui ? b) quels sont les rapports entre leurs aspirations et celles des générations précédentes ? c) sont-ils distribués de la même façon entre les diverses couches de la société, engendrant ainsi des cultures, des sous-cultures, voire des contra-cultures diversifiées ? d) comment se constituent-ils au cours de l'enculturation, de l'apprentissage ?

Nous avons pensé que l'analyse psycho-culturelle était la plus appropriée pour saisir ces problèmes que nous venons d'esquisser : elle constitue un point de convergence des questions posées par la sociologie de la connaissance, par celle de la socialisation et par certaines tendances de la psychologie sociale contemporaine qui s'appuie sur la pensée de Mead. Si le fait moral semble commander le problème d'adaptation de l'homme moderne à la civilisation qu'il a créée, son étude devient prioritaire et livrera peut-être la clef de certains paradoxes de la condition humaine.

Nous aborderons, dans la dernière partie de ce chapitre, les problèmes méthodologiques de l'étude psycho-culturelle de la moralité. Après un rappel des difficultés que présente l'étude empirique, nous suggérons d'abord un paradigme d'analyse macrosociologique. Le schéma et la stratégie de la recherche ainsi que les hypothèses spécifiques seront donnés par la suite.

2. Paradigme pour l'étude de la moralité

a) Comment se pose le problème

[Retour à la table des matières](#)

S'il est exact que la moralité s'acquiert au cours de la socialisation et qu'elle représente dans ses aspects objectifs et subjectifs les exigences d'une culture particulière en vue d'un fonctionnement harmonieux, la question suivante se pose : comment peut-on analyser l'ensemble des normes, des attitudes, et les sensibilités dont l'interaction et le développement enchevêtrés constituent les matériaux de la conscience morale et de la moralité ?

La formation du moi durant l'enfance et l'incorporation des exigences propres d'une culture dans le surmoi constituent le point de départ de l'investigation. La société de masse et son corollaire, la culture de masse, créent des conditions particulièrement complexes pour l'acquisition des éléments objectifs et surtout subjectifs de la moralité. Nous avons évoqué ces problèmes dans la première partie de cet ouvrage. Les hypothèses de la néoténie et du misonéisme rendent compte de la spécificité de la crise, du désarroi qui distingue la crise morale dans notre civilisation de celles que d'autres civilisations ont connues.

L'acquisition d'une moralité autonome à partir d'une moralité hétéronome décrite dans les travaux de Piaget (1932) est pleine d'intérêt pour nos réflexions. Seulement, au lieu de nous centrer sur l'étude des mécanismes ressortissant étroitement de la psychologie individuelle, nous nous efforcerons de relier les éléments qui composent la moralité et la conscience morale à la culture propre des divers systèmes sociaux.

Ce choix nous rapproche plus de la conception qui se dégage des recherches de Kohlberg sur la moralité que des conceptions proposées par Freud et Piaget. En effet, pour Freud, la constitution du cadre de référence moral est achevée, à toutes fins pratiques, vers cinq ans ;

toutes les expériences ultérieures seront triées, ordonnées en fonction de critères déjà incorporés dans la conscience morale. Piaget (1932), qui attache plus d'importance aux facteurs cognitifs et intellectuels, repousse cette limite vers les huit ou dix ans ; Kohlberg (1958), lui, trouve que la cristallisation s'opère vers la fin de l'adolescence, aux alentours de dix-sept ans (voir Brown, 1965, p. 406 sqq.). Nous pensons en effet que l'aspect objectif de la moralité, la cristallisation des obligations en règles et en normes, est transmis principalement par les plus importants agents de socialisation tels que la famille, l'école, les moyens de communication de masse, les pairs, etc. Cette cristallisation est intériorisée en fonction de l'aspect subjectif de la conscience de l'enfant ou de l'adolescent. Celle-ci est profondément altérée et troublée par le caractère contradictoire des messages transmis par les agents de socialisation ; ceux-ci ont de grandes difficultés à trier des modèles de conduite cohérents et significatifs de tout ce que comprend la moralité objective dans la société de masse.

Sans prendre position sur le problème de l'antériorité de la moralité objective ou subjective dans la conscience individuelle, disons que la sensibilité aux valeurs (aspect subjectif) est liée aux connaissances et aux actes. Ces derniers varieront en fonction de critères socio-culturels car la réalité subjective de l'individu se modèle, s'accorde avec la réalité objective du monde de la culture comme nous l'affirmons plus tôt.

Nous sommes d'accord avec Brown (1965) qui déplore le fait que ces trois dimensions de la moralité ne soient pas étudiées conjointement. La conduite et les règles qui la régissent ont été analysées surtout par Bandura et Walters (1959), Sears *et al.* (1957), et les McCord (1960) ; enfin, la sensibilité aux valeurs retenait déjà l'attention de Freud. Il semble que les deux aspects de la morale, précisés par Durkheim et Bergson, tiennent compte de cette interdépendance ; en tout cas, il semble que la recherche doit être orientée vers l'étude de l'interaction de ces divers aspects et leur consistance relative. On voit les grandes difficultés méthodologiques que suscite l'analyse simultanée des divers aspects de la moralité dans l'hypothèse d'une certaine coexistence entre la théorie (aspect cognitif) et la sensibilité (aspect subjectif) au niveau de la conduite morale.

Le bilan de ces études n'est guère encourageant. La conduite morale ne semble pas dériver directement des connaissances et la sensibilité ne suscite pas toujours des sentiments de culpabilité devant les actes que la théorie morale apprise réproouve. Et Brown (1965) résume bien la perplexité du chercheur devant les maigres et contradictoires résultats de la recherche contemporaine, en disant :

Peut-être n'existe-t-il pas une moralité partagée par tous les membres d'une société ; peut-être la morale proposée par les parents présente-t-elle des problèmes d'apprentissage fort diversifiés, peut-être les enfants acquièrent-ils à un rythme variable les normes pertinentes à certaines valeurs ; peut-être le processus même de l'apprentissage est-il différent pour certaines normes, celles-ci n'étant liées qu'à certaines valeurs ; et enfin, au lieu d'être les dimensions d'un phénomène unique localisé dans le surmoi, la moralité est peut-être constituée de plusieurs systèmes différents entretenant les uns avec les autres des relations bien plus complexes que celles que nous supposons (pp. 410-411).

b) Paradigmes macrosociologiques

[Retour à la table des matières](#)

Nous examinerons successivement trois variables dépendantes la connaissance, la sensibilité et la conduite, et nous les rapprocherons d'une série de variables indépendantes.

La connaissance et la moralité s'acquièrent par l'apprentissage et l'enculturation au sein de la famille, de l'école et des groupes de pairs, et par l'immersion dans la culture de masse. L'influence de ces facteurs n'est pas la même suivant l'âge, le milieu social et culturel, la qualité des relations entre les enfants et les agents socialisateurs. Elle doit par conséquent être pondérée soigneusement à partir d'échantillons représentatifs pris dans la culture et dans la société globales. Les éléments de moralité les plus novateurs sont sans doute dispensés par les pairs, influencés fortement par la culture de masse ; la famille et l'école transmettent, avec une cohérence vraisemblablement variable,

une morale plus traditionnelle. Des tensions et des conflits sont à relever et l'impact relatif de ces connaissances peut être mesuré par des échelles d'attitudes et des tests objectifs.

La sensibilité se forge à partir de deux éléments, à savoir les connaissances médiatisées par la culture, dont nous avons précisé plus haut l'influence, et le caractère. Ce dernier imprime la qualité idiosyncrasique, les nuances spécifiques les moins générales à la conscience morale. Les relations des instincts biologiques et des instincts virtuels de la culture sont ici plus directes et plus intimes. Le tempérament de l'individu colorera différemment les connaissances morales, l'affectivité interviendra dans la sélection et la formation d'éléments réactionnels devant certaines exigences morales. Le rôle des personnes, symbolisant les normes et les valeurs morales, est ici d'une grande importance, dans la mesure même où il facilite l'identification des jeunes ou la rend difficile. L'examen de l'empathie dans les relations qui conduisent à l'acquisition des valeurs morales et le processus même d'acquisition de ces valeurs., grâce à certaines méthodes disciplinaires, feront l'objet d'analyses approfondies. De petits groupes d'adolescents seront sélectionnés, en raison de critères socio-culturels pertinents, et ils devront subir des tests objectifs et projectifs.

La conduite morale dépend de la connaissance et de la sensibilité. La première implique la situation de la personne et de son groupe dans la stratification culturelle et sous-culturelle de la société ; la seconde, la structure de la personnalité, le caractère de cette dernière. L'attention sera concentrée sur le degré de cohérence de la conduite morale par rapport à la connaissance et à la sensibilité ; cette cohérence dépendra de la convergence ou de la confusion des valeurs et des normes dues au conflit qui existe entre celles-ci au sein des diverses instances de la socialisation (famille, pairs, école, etc.).

Les adolescents peuvent intérioriser, à des degrés divers, des valeurs et des normes contradictoires. Suivant leur caractère, ils peuvent réprimer, sublimer ou extérioriser agressivement leur réaction devant ces contradictions. La sévérité ou l'efficacité de la sanction, la connotation affective de telles ou telles valeurs peuvent être considérées comme autant de facteurs influençant la conduite morale. Le type de discipline auquel l'enfant est soumis joue également un rôle important.

L'application d'échelles d'attitudes, de tests objectifs ou projectifs au même échantillon nous permettra de recueillir les données nécessaires à cette étude.

V.

La morale : fonction des variables socio-culturelles

[Retour à la table des matières](#)

Nous ne ferons qu'effleurer, en guise de conclusion, l'étude entre types de personnalité, types de moralité et types de civilisation. Il nous est apparu, en effet, que la morale, dans son contenu comme dans ses modalités, varie suivant les sociétés et les cultures, et que l'adhésion à telle ou telle valeur morale est intimement liée à l'éducation et aux diverses expériences vécues durant la socialisation. Nous nous demanderons maintenant si une morale spécifique caractérise plus fréquemment que d'autres une civilisation, un modèle de personnalité.

Deux idéaux ont sollicité, depuis des temps immémoriaux, les aspirations des hommes : celui de la sécurité dans l'impuissance et celui de la puissance dans l'inquiétude. Cazeneuve (1958), qui définit ainsi les pôles vers lesquels tendent les hommes en quête d'un bonheur aux contours si incertains, précise :

« La plupart des comportements sociaux importants s'expliquent par la tension entre le conditionné et l'inconditionné, par la situation de l'homme qui organise le réel mais ne peut s'en contenter, qui a besoin de s'enfermer en lui-même et de se dépasser, qui, enfin, est mû

comme par un instinct de la règle et de l'ordre, mais aussi, en même temps, éprouve un attrait mystérieux pour ce qui menace et dépasse à la fois la règle et l'ordre (p. 185). » Religions, philosophies, morales, et pourquoi ne pas ajouter sciences humaines contemporaines, ont essayé d'expliquer et de concilier ces données antinomiques de la condition humaine. Pleine de contradictions pour le savant, mystérieuse pour l'écrivain ou le philosophe, la condition humaine l'est sans doute en raison de ses contradictions implicites.

Nous touchons ici cependant au point d'intersection des fils que nous avons suivis au cours de cet exposé : l'éthique et les morales, l'innovation et la tradition s'appuient sur cette structure quasi instinctuelle de l'homme social. À l'échelle des civilisations, la ligne de clivage, pour établir une typologie, serait celle du repos et du mouvement, de l'être et de l'existence, de l'attrait pour l'inconnu et de l'adhésion au déjà vu. Cette ligne de démarcation que Cazeneuve suggère entre types de bonheur ne nous ramène-t-elle pas à celle qui existe entre jeunesse et maturité, adolescence et vie adulte ? L'antinomie entre la néoténie et le misonéisme, esquissée au début de ces propos, n'embrasse-t-elle pas d'autres antinomies d'ordre psychologique et socio-culturel ? Les hommes et les collectivités sont ainsi tiraillés entre deux tentations : rester fidèles aux conditions ancestrales d'existence, s'enfermer dans ce qui est donné et conditionné par les mille liens de la tradition ou s'élancer dans l'inconnu, s'affirmer dans le risque que recèle l'incréd.

En réalité, les structures collectives d'une civilisation favorisent tour à tour l'incarnation de l'une ou de l'autre tendance. Deux orientations sont à dégager : les civilisations à vocation opportuniste et celles qui visent l'absolu. Quelle est la morale préconisée par chacune ? Comme nous l'avons noté déjà, la conduite morale peut être évaluée en fonction de ses conséquences - morale téléologique - et de ses intentions intrinsèques - morale déontologique. Une civilisation orientée vers l'absolu favoriserait la première, une civilisation à vocation opportuniste engendrerait la seconde. Les anthropologues, en particulier Ruth Benedict, ont baptisé ces deux archétypes d'« apollinien » et de « dionysiaque ». Au cœur de la civilisation apollinienne, nous trouvons placé un idéal de paix et de repos propres à l'homme envisagé comme un être harmonieux, s'épanouissant dans un présent stable,

équilibré. La morale déontologique y assure un conformisme de bon aloi, un appui ferme sur les traditions qu'incarnent les institutions sociales. Elle donne aussi une justification à la résistance opposée à tout changement radical, à tout bouleversement de l'ordre établi. Dans une telle civilisation, fortement marquée par les effets du misonéisme, prédomine l'influence des adultes qui donnent le ton aux jeunes générations.

Dans la civilisation dionysiaque, ce sont les passions et les mouvements du désir qui prévalent et l'homme y est poussé vers une existence sans cesse remise en question. L'innovation ici devient une règle qui impose sa loi à tous : c'est par rapport au progrès que l'on est adapté ou inadapté. La néoténie prédomine dans cette civilisation car les adolescents y font prime biologiquement : et psychologiquement et sont prédestinés à s'y épanouir. C'est la morale téléologique qui en assure le ressort dynamique indispensable car les morales des générations passées y sont écartées comme vains scrupules et considérées comme des entraves à la réalisation d'importants changements.

Ces deux types représentent des extrapolations, des constructions idéales, extrêmes, et il est entendu que morale du progrès et morale de l'ordre se retrouvent, enchevêtrées, dans chaque civilisation. S'il en est ainsi, c'est parce que les deux morales ainsi que la néoténie et le misonéisme, adaptations spécifiques des hommes et des groupes particuliers, semblent fondés dans la nature de l'homme.

L'homme parfaitement encadré par les règles d'une république des sages, où l'idéal apollinien domine la conscience, semble attiré par le prestige tentateur de l'aventure, autant que le citoyen d'une société libertaire dionysiaque par celui du conformisme. Ils sont tous deux tiraillés entre les antinomies qui jalonnent l'histoire de la réflexion humaine sur sa propre condition et qu'on appelle, selon les disciplines, les écoles ou les époques : objective ou subjective, transcendante ou immanente et, pourquoi pas, néoténique ou misonéique.

C'est sans doute l'essence même de l'homme qui se réfracte à travers ces divers prismes et se disperse entre les catégories, en reflétant sa métaphysique énigmatique (Cazeneuve, 1958). Pour le sociologue qui, avec des instruments imparfaits, sonde la conscience de l'homme

où il scrute les reflets de la civilisation, cette entreprise demeure une leçon d'effort prométhéen et de grande modestie.

Fin du texte